

# Sois Bon Soldat!

CONSEILS AU  
JEUNE CONSCRIT

PAR UN VÉTÉRAN  
DE L'ARMÉE FRANÇAISE

SOIS BON SOLDAT!

## « RÉPLIQUES DU BON SENS ».

Nous recommandons tout particulièrement, du même auteur, les *« Répliques du bon sens aux objections modernes, aux superstitions et calomnies courantes contre la Religion. »* Jamais aucun jeune homme ne sera trop bien armé pour réfuter toutes les sottises qui se disent contre sa Foi.

D'un coût extrêmement bas (30 centimes franco par la poste) cet in - 12 de 196 pages pleines revient à moins encore pour la propagande, puisque le colis postal de 80 exemplaires (postal indivisible) revient, franco, à 14 fr. 40, soit 18 centimes l'exemplaire. Il revient à 16 centimes *franco* par 480, soit 6 postaux demandés ensemble.

L'ouvrage peut, ainsi, se semer en chaque foyer. C'est tout le but de l'auteur, que le Saint-Père a spécialement béni pour cet ouvrage, dont 570.000 exemplaires se sont répandus en 3 ans. — Ecrire, en joignant le montant, à Mr Magniez, 17 rue Gambetta, à Saint-Omer (Pas-de-Calais).

## « SOIS BON SOLDAT ».

Bon et gentil cadeau à faire à tout camarade, — d'un coût très minime. Le lire, c'est vouloir le répandre.

20 centimes franco par la poste.

11 centimes franco par colis postal indivisible de 80 exemplaires, soit 8 fr. 80.

10 centimes franco par postal indivisible de 160 exemplaires, soit 16 francs.

Ecrire, en joignant le montant, à Mr Magniez, 17 rue Gambetta, à Saint-Omer (Pas-de-Calais).

# Sois bon soldat!

CONSEILS AU JEUNE CONSCRIT

par

un Vétéran  
de l'Armée Française.

—♦♦♦—  
ÉDITION NOUVELLE ET COMPLÉTÉE.



LILLE (NORD)

LIBRAIRIE. I, RUE DES SEPT-AGACHES.



LETTRE ADRESSÉE A L'AUTEUR

par le Général Jeannerod,  
ancien commandant du 1<sup>er</sup> Corps d'armée à  
Lille.

Besançon, 12 janvier 1907.

« MON CHER CAMARADE,

« J'ai voulu lire « *Sois bon soldat !* »

« C'est parfait !

« Vous l'avez écrit avec la profonde connais-  
« sance que vous avez de la vie du soldat, de  
« son cœur et de ses faiblesses, avec la lumière  
« et la force de votre foi.

« Je viens aussi de lire votre lettre aux ecclé-  
« siastiques soldats.

« Quels bons conseils !

« Combien vous aimez les soldats !

« Merci !

« Je vous serre cordialement la main et vous  
« assure de mes sentiments plus que sympathi-  
« ques et très affectueux.

« GÉNÉRAL J. JEANNEROD  
ancien Commandant du 1<sup>er</sup> corps d'armée.



« Les hommes  
d'armes  
batailleront,  
et Dieu  
donnera  
la victoire. »

Jeanne d'Arc,  
LA PUCELLE,

Notre modèle  
de Foi, d'Action et  
de Patriotisme.

IMPRIMATUR.

Brugis, 21 Julii 1904.

J. ISACQ, c. l. c.



En avant !...

« Chrétien dans l'Ame, j'aimerais mieux être fusillé sur place que  
« de commettre un sacrilège ou de commander de le commettre.  
« — Nul n'a le droit de commander certains actes dont l'exécution  
« viole la conscience de tous les Catholiques. — Ce serait, pour  
« moi, renier mon Baptême, et me rendre parjure des Serments  
« de ma Première Communion. — Je n'ai pas le droit d'être par-  
« jure et nul n'a le droit de me commander de l'être. »



## Sois bon soldat.

### I. — Faisons d'abord connaissance.



SOLDAT !...

Dans quelques jours, jeune homme,  
te voilà soldat !...

Et tu aimes, avant de partir, à t'informer  
de cet inconnu qu'est pour toi le métier des  
armes. Peut-être n'en parles-tu pas beaucoup ;  
mais tu y penses souvent, tu t'y prépares. Au-  
tour de toi l'on en parle ; c'est ta mère, ton père,  
tes sœurs, tes frères, ramenant toujours dans la  
conversation ce mot si souvent redit : « Il va  
bientôt partir. » Ce sont aussi tes amis, ceux de  
ta famille, qui témoignent tout l'intérêt qu'ils  
prennent à ce départ. Tous ceux qui t'affec-  
tionnent se préparent à la séparation, et toi,  
tu y songes toujours.



Déjà, depuis de longs mois, des années peut-être, tu as écouté avec une particulière attention les récits des soldats revenus au foyer ; tu as voulu apprendre d'eux quelque chose de cet état qui sera le tien pendant plusieurs années. Sans en avoir l'air, tu as retenu et gravé dans ton esprit des récits de manœuvres, de combats, de chambrée, et tout cela, petit à petit, t'a préparé. Tout cela aussi, peut-être, t'a laissé dans l'âme un certain vide, dans le cœur une appréhension, car, jamais, tu n'as pu avoir la vérité complète que tu voulais. Tu as soupçonné des exagérations dans les dires des uns, des lacunes dans les récits des autres, et tu t'es dit : « Qui donc me dira vraiment comment je dois me préparer à être au régiment, à être soldat, enfin ? » — Et aujourd'hui, tu écoutes encore.

Soit ! Je veux bien avoir avec toi la bonne conversation que tu désires, ou plutôt, t'écrire le tout, car les paroles s'envolent, s'oublient, et l'écrit reste, on y revient.

Mais à une condition, jeune soldat. C'est que tu m'écouteras bien simplement, avec tout ton cœur, et que moi-même, avec tout mon cœur aussi, je te parlerai. Je n'aime point les « à côté », les choses alambiquées ; je serai donc franc *tout plein*, en tout. Et si tu trouves que c'est trop rude, que je parle trop net, que les détails sont trop petits et les ardeurs du cœur trop grandes, crois-moi, jeune homme, ferme ce livre, il n'est pas fait pour toi !

Et d'abord, commençons par le commence-

ment. Je te connais, toi ; mais tu ne me connais pas, moi.

Toi, tu es ce jeune homme que je vois arriver sous les drapeaux tous les ans ; tu as de dix-huit à vingt-deux ans ; tu es bon, surtout quand tu es tout seul ; ... tu as de bonnes intentions. Comme tout jeune homme, tu aimes à rire ; comme tout jeune homme aussi, tu es *entraînable* parce que ton cœur est grand ouvert. Tu es ouvrier ou cultivateur, étudiant ou bureaucrate, ou autre chose encore, qu'importe ! Tu es toujours le même, conscrit d'hier et soldat de demain, soldat d'aujourd'hui même ou homme de la classe, au fond, bon comme du pain ; et... quoi qu'en pensent tes parents, quoi que tu en dises parfois toi-même, partir au régiment ne te pèse pas tant que cela ; interroge-toi bien ; y faire ton temps de service ne t'est pas trop à charge. Peut-être *diras-tu* le contraire, le croiras-tu même ; mais sonde bien le fond de ton cœur, et tu verras que je te connais et te dis vrai, petit soldat.

Si je te connais bien, toi, tu ne me connais pas. Faisons donc connaissance, jeune homme.

Moi, — (Tu sais, pas de fausse modestie, pas de fausse honte, je te parle le cœur sur la main) moi, je suis un vieux lascar, un vieux soldat, qui, depuis des années et des années, porte avec fierté, orgueil même, mon pantalon rouge. J'ai parcouru passablement de coins de notre France avec un sabre au côté ou un fusil sur l'épaule. J'ai été comme toi conscrit et j'ai tiré au sort ; je suis parti en laissant ma mère en peine et mon



père malade. J'ai débuté dans un camp, à cinq cents kilomètres de chez moi ; j'y fus soldat, caporal et sergent. Puis, l'on m'envoya dans une forteresse où l'horizon était borné par des pièces de canon et des bombes placées devant la porte de la casemate. Après cela, ce fut dans une ville de garnison, puis dans une autre, avec la fonction de fourrier, le grade de sergent-major, les attributions d'adjudant. Puis, un beau jour, mon père étant mort, je me suis rengagé, et voilà que mes chefs ont cru découvrir en moi assez d'étoffe pour faire un officier !... Par obéissance, je travaillai pour l'Ecole. J'y entrai, j'y fus en contact avec un tas de camarades de tous les régiments, voire même avec de nombreux *marsouins* qui venaient de toutes les colonies, et je sortis de l'Ecole, — salue, mon ami, — avec l'épaulette de sous-lieutenant. Depuis, d'autres galons sont venus, et me voilà maintenant, quittant tout juste l'armée, l'armée d'hier, celle d'aujourd'hui, l'armée où j'ai fourni vingt-trois ans de travail, où j'ai appris à connaître tous nos petits soldats, à les étudier, à les aimer aussi, et surtout, à tâcher de leur faire du bien.

Cette fois, mon ami, connaissance est faite, n'est-ce pas, entre nous deux. Tu m'aimes bien et je t'aime bien, petit soldat ! Toi, parce que je suis un vieux troupier ayant passé par tous les grades et traîné mes guêtres dans tous les coins ; moi,.... parce que je t'ai toujours aimé, petit soldat, et que toujours j'ai aimé tous les petits soldats, me rappelant le grand sacrifice qu'ils font, à la Patrie, de leurs plus belles années.

Honorant dans le soldat le dévouement, je salue bien bas, dans le fond de mon cœur, cet homme qui, par devoir, sait obéir, sait se donner. Et je te salue, toi, soldat, de ce beau et franc salut militaire qui s'échange les yeux dans



J. Rouven.

DEBORD

les yeux et la main large ouverte ; je te salue, parce que je t'aime et parce que tu portes en toi l'accomplissement du *Devoir*.

Salut donc, petit soldat !



**E**t maintenant, à nous deux ; parlons cœur à cœur.

Tu veux, au fond, savoir quel est ton *devoir* ; savoir comment tu dois l'accomplir, quels sont les obstacles à son accomplissement.

Qu'es-tu ?

Tu es un Homme. Tu es un Patriote. Tu es un Chrétien. Tu es un Soldat !

Homme, — rends à Dieu ce qui est à Dieu.

Patriote, — rends à César ce qui est à César.

Chrétien, — reste libre et fier chrétien.

Soldat, — apprends et fais ce que tu dois.

En résumé, il n'y a qu'une consigne, une seule, celle-ci : « sois bon soldat ». Et cette consigne t'est donnée par tous ceux qui t'aiment.

Ecoute autour de toi ; tu n'entendras que ce mot : « Sois bon soldat !... »

Soldat, bon soldat, qu'est-ce ?

Ecoute encore, jeune homme.

Il y a quelques années, peu après ta Première Communion, *tu fus fait Soldat*. — Tu entends bien, Soldat, Soldat de Jésus-Christ...

Depuis, tu as eu à combattre, tu as combattu, tu t'es relevé quand tu es tombé, tu t'es pansé lorsque tu fus blessé. Chaque jour t'apporta un combat ; chaque heure, chaque minute même, tu as dû lutter, ton devoir fut de lutter. Demain, sous un autre habit, sous l'uniforme militaire, la lutte continuera, de nouvelles attaques même surgiront, il y aura des surprises, des escarmouches, des embuscades, des assauts formidables,

des reculs, des études, des marches en avant, des blessures. — Ne t'en étonne pas ; tu es Soldat. Soldat de par ta Confirmation, Soldat de par le soufflet que l'Evêque te donna pour t'apprendre qu'aucune injure ne doit te faire capituler, jeter bas les armes, rougir de la foi de Jésus-Christ !

Soldat depuis ta Confirmation, ancien, bien ancien soldat déjà donc, qu'as-tu à craindre ? — Un soldat ne craint pas. — La lutte est son élément ; c'est pour combattre qu'il est fait. Le tout est de savoir combattre, de savoir manier ses armes. Le tout, le « par-dessus tout », est de ne jamais vouloir se rendre, de refuser de capituler ; c'est de vouloir rester ce qu'on est, quand même et malgré tout.

« La victoire, disait le maréchal Davout, Davout qui avait gagné tant de batailles, la victoire n'est pas aux plus gros bataillons, mais aux plus entêtés. »

Sois entêté, petit soldat ; entêté pour conserver ton honneur d'homme, ta gloire de soldat chrétien.

Un bon chrétien fut toujours bon soldat. C'est très vrai. Le bon chrétien est habitué à la lutte, aux gênes, aux petits sacrifices, à rester honnête. Et lorsque de la boue vient sur son vêtement, il la secoue, ne voulant pas de souillure.

Fais de même au régiment, en tout.

C'est chose toute simple.

Lorsque je partis pour le service, j'étais bon chrétien. Or, autour de moi, l'on disait, me



voyant pieux et vertueux : « Ça fera un mauvais soldat ! » — Et un vieux soldat d'Afrique le disait plus que les autres. — J'ignorais tout cela, car on n'en parlait pas devant moi. — Or, qui fut étonné ?... Ce furent ceux qui me revirent bientôt avec les galons de caporal, puis avec la sardine du sergent, puis avec le double galon de sergent-major que j'avais moins de trois ans après mon départ. « Tout de même, dirent-ils alors, on ne l'aurait jamais cru ! »

Veux-tu mon secret ?... — Le voici :

Avant de partir, je pris, tout seul, et à part moi, la résolution absolue et formelle de *rester chrétien* au régiment. Ce fut tout ; c'est la seule chose que je me promis. C'était bien assez, car *cela comprenait tout*.

RESTER CHRÉTIEN voulait dire : accomplir en entier tous mes devoirs, devoirs chrétiens, devoirs militaires, devoirs de famille. — J'y tins mordicus, toujours. — Et cela ne me fut pas difficile.

D'abord, j'arrivai dans une chambrée de cinquante hommes, et je fus le seul à aller à la messe le dimanche. Je laissai faire les autres, et on me laissa bientôt faire. — Bien mieux, on me respecta.

Toutes les trois semaines, je communiais. — On le sut bientôt dans la chambrée ; mais, sans me cacher comme sans me faire voir, je continuai. On me regarda un peu étonné.

J'allais même aux vêpres, tous les dimanches où j'étais libre ; on me laissa faire. Mes camarades sentaient en moi une volonté qu'ils n'au-

raient pu fléchir ; ce ne fut pas moi qui capitulai, mais eux.

Une discussion religieuse surgissait ; je ne fuyais ni ne me montrais trop. — Attaqué ou questionné, je répondais, mais prévenant bien que j'entendais *discuter*, non *disputer*. Ce calme renversait mes camarades, ils sentaient une force qu'ils ne mirent pas souvent à l'épreuve.

Le soir, même le dimanche, je ne sortais pas. J'étudiais ma théorie, réparais mes effets, j'écrivais à mes parents.

Un beau dimanche, comme j'allais aux vêpres, d'un bout à l'autre de la large allée du camp, un cuisinier d'une autre compagnie m'interpella de sa grosse voix : « Eh ! Jésuite ! » — Je regardai bien nettement dans sa direction pendant qu'il continuait, et je passai. Huit jours après, j'étais nommé *son* caporal. Je ne sais trop ce qu'il en pensa, mais j'oubliai bien volontiers, et lui aussi, le *qualificatif*. — Depuis, le mot « Jésuite » me fut adressé une fois par un autre ; je répondis simplement que je n'avais pas l'*honneur* d'être Jésuite, — et mon homme ne sut plus que dire.

Je puis t'affirmer n'avoir jamais une fois manqué à la messe le dimanche lorsque le service me permettait de sortir, fût-ce une demi-heure. Et c'était loin, cependant, au camp, pour aller à la messe. Et puis, il y avait encore alors ces fameuses revues du dimanche, qui, souvent, nous retenaient jusqu'à neuf heures et demie du matin. — Tiens, petit soldat, je vais te donner un bon principe pour aller à la messe du



dimanche ; va à celle du matin, le plus matin que tu le peux. Comme cela, si, dans la matinée, on te commande quelque chose, tu ne seras pas gêné pour ton devoir religieux, puisqu'il sera déjà accompli. — Dès qu'on a une heure devant soi, il faut sortir, y aller ; car, si l'on attend la dernière messe... eh bien, souvent on la manque, petit soldat, et l'on dit que c'est la faute... du service, alors que vraiment c'est la faute... du soldat lui-même.

Et puis, prie, petit soldat, prie quand même. Pas long, mais bon. Et ne démords pas de la prière. Prier, c'est élever son esprit et son cœur vers Dieu, ce n'est pas grignoter une tartine de mots. Or, le matin, tu dis « bonjour » à tes parents, et le soir « bonsoir ». — C'est un salut, un honneur, un hommage, que tu leur dois. Fais de même pour Dieu, le Père du ciel. Prie, le matin en te levant, le soir en te couchant ; cela, pendant que tu sors du lit ou que tu t'y mets. Si tu es gaillard et crâne, mets-toi un instant à genoux au pied de ton lit ; pour moi, grâce à Dieu, j'ai toujours prié, soir et matin. Et toujours, toujours, je me couchais avec mon chapelet. Certes, j'avoue que je ne le disais pas tous les jours alors ; mais ce compagnon, que j'ai toujours dans ma poche, j'aime à l'avoir autour du bras la nuit. — Baste ! mes voisins de chambrée le surent bientôt ; ils ne me dirent jamais rien. Et puis, ... quand ils m'auraient dit quelque chose !

### III. — Les Si.

**T**IENS, voici un bon conseil ; ne mets pas de « Si » dans ta vie. — Les gens à « Si » sont de véritables « scies », pour eux et pour les autres : « *Si* j'étais dans une bonne chambrée... *Si* j'avais un bon caporal... *Si* de bons camarades me guidaient... *Si* ceci, *si* cela », ça n'en finit pas ! On vit ainsi avec des « si », c'est-à-dire, dans un monde à côté, au lieu de prendre les choses telles qu'elles se présentent, les gens comme ils sont, le temps comme il vient. Ne tombe pas dans le travers des « si » ; celui qui s'abrite derrière les « si », c'est un paresseux qui ne veut rien faire, un maniaque, quand ce n'est pas un lâche. — Il ressemble à ce pleutre qui dit : « *Si* les balles ne sifflaient pas, j'irais crânement à l'assaut. » — « *Si* j'étais sûr de récolter sans peine, je sèmerais, » etc. Allons donc ! Vis où tu es ; marche droit ton chemin sans « si », sans « mais » ; vis au jour le jour, confiant en Dieu. Un obstacle surgit-il, tourne-le ; mais ne te couche pas au pied. De mauvaises gens surviennent, écarte-toi ; mais ne te laisse pas arrêter dans le devoir. Tu es homme ; montre-le ; laisse faire les autres ; mais toi, fais ce que tu veux, et veux ce qui est bien. — Qu'importe celui-ci, celui-là ? Qu'importe un mot, un geste, une suite de mots ou une suite de gestes ? Allons donc ! Quand tu seras devant l'ennemi, lorsque le canon tonnera, lorsque la fusillade crépitera, seras-tu lâche ? diractu : « *Si* cela ne faisait pas tant de bruit ; *si* tel camarade ne tombait pas ; *si* il y avait possibilité d'aller en avant ? ... » Sois homme, mon bon ; re-



garde tout cela en face; sois soldat, soldat chrétien; marche droit malgré les manigances de quelques drôles d'oiseaux, comme il y en a parfois, et, lorsque tu marcheras ainsi la tête haute, le cœur haut, tu verras que dans ce qui t'entoure il y a plus d'aides que d'adversaires. Les embûches qui te paraissent énormes sont faites de coton et de paille; rien de plus. — C'est comme les canons de bois dont les Chinois garnissaient leurs remparts, ou comme les retranchements de vieux pots à confiture derrière lesquels les Anglais s'abritaient parfois contre les Boers! Prends ces petites choses en riant, confiant dans ta force, et va ton chemin.

—Tiens, maintenant que tu es calme, dis-moi: as-tu jamais été tenté au delà de tes forces? Peux-tu dire, en toute sincérité, que, tel jour, à telle heure, tu as senti que tu étais *forcé*, par les autres ou par toi-même, de commettre telle faute? — Non, tu ne le peux pas; tu sens parfaitement en ce moment qu'alors, en le voulant vraiment, tu aurais résisté, que tu avais en toi la force nécessaire pour résister, pour dire non; car ta volonté, elle, ne peut pas être enchaînée. — Donc, ne crains pas. Tu seras toujours libre, quand tu le voudras. — Souviens-toi que tu es homme, et que ceux qui veulent te faire peur ne sont que des hommes, comme toi. Et, pour faire généreusement usage de ton énergie, prie, fréquente les sacrements, reste libre de la liberté des enfants de Dieu, combats comme un soldat du Christ. Résistant à toutes les lâchetés,

aux capitulations de conscience grandes et petites, aux louvoiemens et aux « si », tu seras bon soldat, car un bon chrétien fut toujours bon soldat.

#### IV. — Avant le départ. Le petit paquet.

**T**RÈS bien; tu as compris. Maintenant, entrons dans quelques petits détails.  
Le départ est imminent...

Tu quittes famille, parents, amis. Tu le fais par *devoir*, fais-le donc simplement, en homme de cœur.

— Cela t'est pénible? Va quand même, c'est le *devoir*. Tout devoir comporte une peine, mais aussi, au fond, une joie. — Lorsqu'on est homme, il faut savoir faire des sacrifices, il faut être prêt à en faire d'autres. La vie n'est pas faite que de roses; il y a beaucoup d'épines avec. Le devoir de l'homme est de lutter contre les difficultés; lutte donc, avec ton cœur même, s'il le faut, petit soldat de demain.

Et d'abord, ne crois pas tous ces blagueurs, ces hâbleurs, qui viennent te dire toutes sortes de choses contre l'état militaire et les chefs. — Ne crois pas non plus ceux qui viennent te raconter qu'ils furent des carottiers au Régiment. Ceux-là ne te disent pas tous les jours de punitions dont ils payèrent leurs carottes, ne te racontent pas le mauvais renom qu'ils avaient. Et puis, souvent, très souvent, ils en disent plus qu'ils n'en ont fait, ou bien n'exposent qu'un petit bout de leur histoire, et à leur manière.



Fais ton paquet ; mets-y une ou deux chemises, si tu le veux, quelques mouchoirs, quelques paires de chaussettes, une serviette, un bout de savon pour le premier jour, et un large morceau de toile dans lequel tu couperas lorsque tu en auras besoin. Que tout cela soit marqué à ton initiale, c'est utile. — Emporte peu d'argent ; il est préférable de n'en avoir pas beaucoup sur toi. Le mieux, pour le conserver, est d'avoir une pochette à la chemise ou à la flanelle ; quant au porte-monnaie, n'y laisse pas de valeurs, mais simplement une toute petite somme.

Veux-tu un conseil ? — Fais un autre paquet, celui de toutes les fautes de ta vie. « Brosse-toi » à fond, examine bien ta conscience pour ne rien oublier, et va porter ce paquet au prêtre, décharge-toi du fardeau par une bonne confession. — En échange, reçois de lui l'Eucharistie ; ce sera une sûre garantie pour la vie nouvelle que tu vas suivre. Laisse au pays toutes tes vieilles frusques, tes vieux péchés, tes vieilles mauvaises habitudes, c'est le moment de t'en débarrasser. — Et, quand tu auras besoin d'une nouvelle lessive, plus tard, ne crains pas, va trouver le premier prêtre venu ; soit à l'église, soit chez lui, ou partout ailleurs, il t'absoudra, puis te donnera la Communion, qui vaut plus que tout l'or du monde. (1)

(1) (Un aumônier militaire disait que souvent il avait confessé des soldats pendant ses promenades à la campagne ; pour se confesser, en effet, il n'est pas besoin d'être à l'église, on peut le faire partout. Ce même prêtre a confessé un ancien soldat en voiture, pendant qu'ils traversaient Paris. — En guerre, c'est plus simple encore, l'on fait queue près de l'aumônier qui se place n'importe où, au moment du combat, et, s'il le peut, il passe même devant les rangs et donne ensuite, à tous ensemble, l'absolution.)

Fais une visite, bien cordiale, à tes parents, à tes amis ; n'oublie pas ton curé, qui est un véritable ami. J'avoue avoir toujours aimé les curés. Avant mon départ, je n'en avais jamais eu peur ; j'allais chez le mien chercher des livres de lecture, il me les prêtait bien volontiers. Soldat, je m'adressai à tous, sans crainte, chaque fois que j'eus besoin d'eux. — Un soldat est toujours le bienvenu du prêtre. Il est certains moments où le cœur a besoin de s'ouvrir, on ne sait à qui se confier ; le prêtre est toujours là, lui. — Aime ton curé, petit soldat ; aime et respecte les prêtres que tu rencontreras dans la vie ; va à eux simplement ; il n'y a que les vauriens qui hurlent après les prêtres.

Ne sois pas vaurien, petit soldat !...

## V. — Le petit verre.

DANS tes visites de départ, sois sage. Si quelques-uns veulent te montrer leur affection en t'offrant verres sur verres, laisse-leur les verres et ce qu'il y a dedans. Ne commence pas par perdre la tête en te grisant pour faire plaisir à certains ou pour te donner du courage ; un homme n'est homme vraiment que lorsqu'il est lui-même. Un verre de trop enlève le caractère, on n'est plus soi.

L'alcool, vois-tu, sous n'importe quelle forme, ne vaut rien, s'il est pris en certaine quantité. C'est un coup de fouet, mais ce n'est qu'un coup de fouet. L'alcool ne nourrit pas, absolument pas. Il produit un ébranlement qu'on prend



souvent pour de la force, comme le coup de fouet donné au cheval. Mais il en reste quelque chose à l'homme ; il brûle le corps ; il excite les passions mauvaises ; il enlève la force de volonté, l'énergie. Un buveur n'est qu'un ramolli. Beaucoup, pour montrer leur force quand ils sont ivres, battent femme et enfants, insultent père et mère ; ils se rendent malheureux et font pleurer et souffrir les autres. Qui boit souvent veut boire plus souvent ; plus on boit, moins on résiste à la boisson, car l'alcool est trompeur. Il fait croire par l'énervement factice qu'il produit que la force renaît ; il rend joyeux un instant, et le buveur, bêtement, prend cette joie, qui n'est que de l'abrutissement, pour le bonheur, et il boit plus que de raison. Et, tout de suite, il laisse son intelligence au fond du verre. Autre mauvais effet : l'alcool dégrade progressivement ; l'homme se ravale bientôt, par cette boisson, au-dessous des animaux.

Regarde l'homme ivre ; regarde surtout le soldat ivré. Vois-le tituber, tomber ; qu'en dis-tu ? Le dégoût te monte au cœur, tu te détournes. Tu as raison, c'est honteux, et plus encore pour le soldat que pour tout autre.

Ne t'enivre donc jamais, petit soldat.



## VI. — Le bon départ.

**L**E bon départ, le vrai, le voici arrivé. On te conduit à la gare, ou jusqu'au tournant de la route. Tu as laissé à la maison ta mère en pleurs, ton père qui fait le fort, tes frères et tes sœurs. Tous te disent encore ces mots qui renferment tant de choses : « Sois bon soldat ! »



En chemin, tu rencontres d'autres camarades ; la gare en est pleine, et certains chantent ou crient, ayant déjà bu un verre de trop, ou voulant cacher leur faiblesse sous des plaisanteries. Ne sois pas triste ; un devoir ne doit pas s'accomplir tristement. Pense au devoir que tu acquittes, aux parents dont tu te sépares, et



sois sans appréhension et sans crainte, mais sans folle dissipation.

Le train file, les chants se calment, certains cependant font encore le « jacques ». — Regarde par la portière les lieux que tu quittes ; il est bon ce regard sur le clocher qui rappelle tant de souvenirs. Pour moi, après bien des années, je revois tout ce que je vis dans ce long regard d'adieu jeté sur le clocher du village où j'habitais et sur la tour de l'église où j'avais été baptisé. Ce jour-là, j'avais beaucoup prié, j'avais demandé à être un *bon* soldat.

Je fus exaucé.

Je le fus encore en autre chose. Aux pieds de la Vierge, dans l'église de ma première communion, j'avais fait, le jour même du départ, cette prière : « Marie, soyez toujours ma Mère ; faites que je sois un bon soldat, et que je ne sois pas puni au Régiment. » — Pas puni ; c'était peut-être beaucoup demander ; mais à une mère que ne demande-t-on pas ? Et puis, j'avais prié avec foi. Or, petit soldat, sais-tu ce qui arriva ? — Eh bien, sept ans après, quand je quittai mon Régiment pour devenir officier, j'avais encore mon livret tout blanc à la page des punitions ; je n'avais jamais été puni !

Consacre ton service à Marie, la bonne mère du soldat, et prie-la aussi chaque jour. Tu verras, petit soldat, combien facilement tu passeras l'épreuve, si tu veux te souvenir de ta mère du ciel et être son bon fils.

## VII. — Arrivée.

CETTE fois, le train s'arrête. Eh ! oui, ami, c'est ici, c'est bien ici qu'il faut descendre.

Regarde : dans la gare sont déjà quelques sentinelles ; elles lorgnent, en souriant, les « bleus », qui débarquent assez penauds, et d'autant plus gauches que tout à l'heure ils criaient plus fort dans le train. Ces sentinelles sourient, mais ne se relâchent en rien de leur consigne ; et toi, jeune bleu, tu te sens déjà plein de respect pour la discipline... Plus loin, sont quelques gradés, venus chercher les jeunes ; par eux te voilà embrigadé, aligné, et tu sors de la gare après le premier cri de « en avant : marche » que tu entends ; ... ce ne sera pas le dernier !

Hum ! tu regardes à droite et à gauche les rues que tu parcoures, te sentant déjà *tout chose* : là-bas, une immense maison.... c'est la caserne. Tout te semble étrange en y entrant ; tu te demandes comment tu te retrouveras dans les bâtiments. Mais tu n'as guère le temps de songer ; tu es pris, conduit de mains en mains, et tu te trouves bientôt devant le sergent-major, dans un bureau encombré de papiers et de pancartes. Déjà l'on parle de page d'écriture, puis l'on te conduit dans la chambrée, ta chambre provisoire. Tu y trouves des anciens, et peut-être des jeunes qui, comme toi, attendent.

Grande salle où tout est rangé, la chambrée contient de dix à cinquante lits, suivant sa grandeur. Les lits sont rangés, la tête au mur ; au-dessus de la tête, une ou deux planches sup-



portent, très uniformément pliés et lotis, les effets de chaque soldat. Là-bas, dans le fond, est le râtelier d'armes ; là aussi tu auras une petite place pour ton fusil ou ton revolver.

Les anciens soldats, qui tout à l'heure guettaient aux fenêtres l'arrivée des bleus, les voient entrer dans la chambre avec plaisir. Depuis un mois, ils ne parlent que des bleus, et travaillent surtout pour les jeunes soldats attendus gaïement. Depuis huit jours même, c'est une fièvre ; tout le casernement a été bouleversé, les places ont été changées, afin que chaque ancien ait, près de lui, un ou deux jeunes dont il sera le guide plus spécial. Aussi, est-ce avec plaisir qu'ils te montrent un lit, au pied duquel déjà, à la craie, est écrit ton nom.

Remarque bien la place. Désormais ce lit est à toi ; ce petit coin t'appartient jusqu'à ce qu'on te donne l'ordre de changer. Or, tu changeras presque sûrement une fois ou deux dans les premiers jours, puis tu seras casé dans ton escouade définitive. Peut-être même changeras-tu de chambre, et iras-tu dans un autre bâtiment. Tout cela sera décidé par ta taille, les grands étant placés en tête et les petits à la queue ; or, ce rang de taille sera fait lorsque tous les jeunes seront arrivés.

Déjà, peut-être, trouveras-tu revêtus d'effets militaires, de jeunes soldats à peine arrivés d'hier, et te tromperas-tu en t'adressant à eux comme à des anciens. Toi-même tu seras bientôt habillé, du moins en partie. Auparavant, deux ou trois choses sont à faire. Tu vas, en effet,

être appelé de tous les côtés à la fois ; ne t'en étonne pas, et fais en sorte d'être partout, et de rester partout toi-même.

### VIII. — Petits détails d'arrivée.

C'EST la page d'écriture à faire. Tâche de faire pour le mieux la dictée et les petits calculs. Si l'on te demande une narration, fais-la simplement, en disant bien vrai. Réponds avec la même franchise au questionnaire à remplir sur la page d'écriture, c'est une petite confession qu'on te demande, fais-la gaillardement. Ce que tu diras là va influer sur toute ta carrière militaire ; car tes réponses serviront à te faire classer comme futur gradé, future ordonnance, tailleur, cordonnier, musicien, clairon, etc.

Vite ! on t'appelle au bain. Prends la serviette que tu as apportée, si l'on ne t'en as pas donné d'autre déjà, et va. Ne fais pas attention à ce qu'il y a de primitif dans la façon de prendre le bain ici. Occupe-toi de toi seul, c'est ce qu'il y a de mieux ; et fais comme si tu étais tout seul, sans souci des autres.

Après le bain, vient la visite du médecin-major, devant tes officiers. C'est un nouveau conseil de revision. Réponds bien aux questions qui te sont faites, et, si tu as quelque infirmité, si tu as eu quelque maladie, explique-le au médecin. Dis tout, et simplement.

Des mains du médecin tu passes sur la bascule, où tu es pesé ; puis, tu es vacciné. C'est tout.



C'est tout pour ici ; mais on t'appelle ailleurs. Tu es « bon à habiller », on va donc t'habiller. On te conduit au magasin, et là recommence le déshabillage. C'est pour l'essayage de tout ce qui te revient. N'aie crainte, on te donnera tant d'effets que tu ne sauras à quoi ils pourront servir. Bien mieux, trois ou quatre fois, à pleine brassée, on te fera porter sur ton lit d'autres effets et l'équipement. Tout cela est désormais à toi et tu en deviens responsable. Oh ! tous tes effets ne seront pas neufs, voire même le linge ; que veux-tu ! il faut bien user tout jusqu'au bout, et lorsqu'un vêtement a été lavé, peu importe s'il a servi à d'autres ! Il ne faut pas être difficile au régiment ; laisse le difficile à la porte de la caserne, cher ami, et *ne le reprends plus jamais*.

Et lorsqu'enfin, libre, tu vas dans ta chambre avec les derniers vêtements que l'on t'a donnés, range convenablement tout cela au-dessus de ton lit ; regarde comment ont fait les anciens, et fais comme eux. D'ailleurs, ils t'aideront.

#### IX. — La première soupe et les autres repas.

**M**AIS une sonnerie retentit. « A la soupe, les bleus ! » crient les anciens soldats. A l'œuvre ! prends ta cuiller, ta fourchette, ta tasse, et va avec les autres au réfectoire. Peut-être te faudra-t-il déjà aller chercher le repas à la cuisine ; fais attention, tu es gauche, comme tout novice ; ne répands pas la sauce sur tes habits !

Et te voilà à table. Mange bonnement à ton appétit. Ne fais pas le dégoûté surtout ; tu en verras bien d'autres. Crois-moi, un bon soldat doit manger « à l'ordinaire », et de tout ce qu'on lui donne, comme tous les autres. Je n'estime par ces jeunes freluquets qui font des dédaigneux et s'en vont manger à la cantine ou en ville. Mange, d'abord, de tout ce qu'on te présente ; fais taire tes petites susceptibilités, s'il y a lieu ; oublie ce qui se faisait chez toi, les mets qu'on y servait, et, dès le premier jour, et toujours après, mange à table avec les autres. Si tu veux te distinguer, tu n'as qu'à te surveiller toujours sous le rapport de la bonne tenue et de la politesse.

Tiens, écoute. Lorsque j'arrivai au Régiment, avant d'être expédié à cent lieues de là pour un camp, je fus, avec mes camarades, logé dans un baraquement. A l'heure de la soupe, nous étions conduits dans une caserne toute proche ; et là, comme nous étions nombreux et que les ustensiles manquaient, on nous servait dans une grande gamelle contenant six rations. Je me souvenais bien d'avoir vu, peu avant, pendant la guerre de 1870, les soldats manger ainsi, à six ou huit, autour d'une gamelle, et tremper en même temps leur cuiller dans l'unique récipient. Mais, habitué à de petits soins chez moi, assez difficile d'ailleurs pour le manger, cette façon de prendre la nourriture me causa une répugnance bien forte ; et cette répugnance fut augmentée par les réflexions de mes camarades. J'avais passablement d'argent sur moi, je fus



tenté de faire comme tant d'autres, d'aller à la cantine. Mais je réfléchis et je me dis : « Garçon, un jour ou l'autre, il faudra bien que tu manges à l'ordinaire ! Il faudra que tu commences une fois ! Eh bien, puisque tu dois commencer une fois, tu vas commencer tout de suite. » Et je le fis. Me forçant un peu d'abord, ma répugnance fut vite vaincue. — Et, lorsque, quelques jours plus tard, au camp, nous eûmes chacun notre gamelle, à chaque repas j'avais un regret, celui d'en voir trop vite le fond !

Aujourd'hui, presque partout, il y a des réfectoires, des soupières, des plats, des verres et des assiettes : toutes choses inconnues dans les casernes, lorsque j'étais jeune soldat. Nous mangions sur le pied de notre lit, et le couvercle de gamelle nous servait d'assiette. Plains-toi, soldat d'aujourd'hui, jeune homme à qui l'on sert des mets variés, alors que nous avions, pour toute variété, la soupe toujours, et toujours la soupe, sauf deux fois le rata par semaine, le jeudi et le dimanche. — Le jour de la fête nationale, il y avait rôti ; or, j'ai souvent vu, en ces derniers temps, des repas d'ordinaire de semaine aussi copieux et aussi variés que notre repas de ce jour de fête, alors.

Mange donc, petit soldat, et mange de bon appétit. Mange de tout, que tu aies l'habitude, ou non, de manger de ces mets qu'on te présente ; tu t'y feras vite, si tu ne t'en dégoûtes pas toi-même, et cela te semblera bon, malgré les dires de quelques « propres à rien », qui souvent, je l'ai remarqué bien des fois, n'avaient pas aussi

bonne ration chez eux. Ce sont ceux-là les plus difficiles, ceux-là les « jamais contents », ceux-là qui dégoûtent les autres. Ici encore, au réfectoire, laisse dire, et fais ce que tu dois.

Or, ce que tu dois, c'est t'habituer au genre



de repas de tout le monde ; tu n'en auras pas d'autre en campagne. Tu ne viens pas seulement exercer tes membres à faire la guerre, mais ton estomac aussi. D'ailleurs, tu verras, l'appétit augmente vite au Régiment. Qui t'empêche, en outre, de compléter le repas par de petits achats



à la cantine ? Mais, entends-le bien, mange d'abord tout ce qu'on te donne, *complète*, ne *remplace* pas.

Peut-être qu'au premier repas il y aura gala offert par l'ordinaire. C'est la bienvenue aux Jeunes. Les Jeunes le rendent, bien entendu, sans se faire tirer l'oreille, soit à la cantine, soit à la chambrée. Souvent, cette bienvenue offerte par les jeunes consiste en un achat de victuailles et de boisson ; conforme-toi à l'usage. Une fois fait, d'ailleurs, c'est fini, ça ne se recommence pas.

## X. — Tenue.

**T**E voilà donc installé dans une chambre. Il s'agit de te vêtir.

Te vêtir ! Tu vas te trouver bien « empoté » dans tes nouveaux vêtements ; mais, va, c'est l'affaire de quelques heures, de quelques jours. Les autres ont été empotés comme toi, ils se sont vite... « dépotés ». Au lieu de traîner à la cantine, même le premier soir, range tes effets, revois-les, examine-les, et déjà, s'il y a lieu, fais usage de l'aiguille, cette belle petite machine à coudre dont tu dois savoir te servir, au moins pour remettre un bouton, refaire une couture, et parfois pour poser délicatement une pièce aux effets de toile. Que c'est vilain, un soldat à trous, que c'est minable ! On sent l'absence de dignité, le laisser aller, le manque de caractère. Sois propre, sois pimpant, sois même coquet ! Certains portent leurs effets comme

s'ils étaient des fagots habillés ; distingue-toi de ceux-là, *sois toi-même*, ici comme en toute autre chose.

Le temps pour être propre ? pour être brillant ?... Tu en auras à revendre, chaque jour, si tu sais l'employer. Au lieu de paresser à certains moments de liberté, frotte, astique, repri-se, couds, lave tes effets de toile, passe en revue *toi-même ton habillement*, enlève la moindre tache, brosse, rebrosse ; sois pimpant, reluisant ; cire, nettoie, arrange. Tu verras comme vite se passera le temps, si tu t'occupes ainsi constamment. Et puis, propre comme un sou neuf, gentil pioupiou, tu te sentiras tout fier, tu seras content. Est heureux toujours le soldat propre et brillant. Bientôt ses chefs l'ont distingué, car ils ne trouvent jamais rien à lui redire ; et puis, chaque fois qu'ils voient ce subordonné, leurs regards sont satisfaits.

Tiens ; j'étais à peine arrivé de quelques jours au régiment, qu'un matin, à l'exercice, le sergent me dit de me débarbouiller le visage avant de venir dans les rangs. Je sursautai ; ce fut pour moi comme si une giffe formidable m'était administrée. Je l'avais lavé, et rudement, mon visage ; mais, voilà, le bleu des petits carreaux de ma serviette toute neuve avait déteint sur ma peau, et... elle était bleue, teinte en bleu ! Le sous-officier le reconnut d'ailleurs bien avant moi, qui n'avais pas de glace à ma disposition sur le champ de manœuvres. Mais après, lorsque maintes fois je remarquai qu'on admirait ma tenue toujours propre, mes souliers bien cirés,



mon équipement brillant, mes effets de toile constamment blancs et frais, combien j'étais fier et me redressais ! C'est que, vois-tu, tout jeune soldat encore, j'entendais mon adjudant, un vieux grincheux cependant, dire en passant devant moi pendant une revue : « C'est le plus propre des jeunes soldats de la compagnie. » Une autre fois, j'entrais dans ma chambre revenant de l'exercice ; mon capitaine s'y trouvait. Je me raidis pour lui rendre les honneurs, et lui, regardant ma blouse de toile, blanche comme neige, dit tout haut : « Ce jeune soldat porte toujours des vêtements d'une blancheur extraordinaire. » Et un beau jour de revue, mon sous-lieutenant, s'extasiant devant mon équipement coquettement roulé et brillant au soleil, me dit : « Oui, vraiment, vous avez l'équipement le mieux astiqué de la compagnie !..... » Sans en tirer orgueil, tout cela me posait. J'étais fier de savoir mes effets bien portés, d'avoir toujours des chaussures reluisantes, mon paquetage rangé, mon lit bien fait.

Par exemple, cela me donnait du travail. Trois fois par semaine, je mettais des effets de toile propres, et je les lavais moi-même. Bien mieux, je les repassais chaque jour ; veux-tu savoir comment ? Tous les soirs, avant de me coucher, je pliais artistement mon pantalon de toile et ma blouse blanche, puis, les mettais entre le matelas et la paillasse de mon lit. Je dormais toute la nuit dessus, et, le lendemain, blouse et pantalon étaient repassés à neuf. — Mon sac était astiqué après chaque exercice et je remet-

tais toutes mes affaires en place aussitôt. Et sais-tu ? Eh bien, à ce compte-là, je ne me suis jamais ennuyé au régiment. Ce n'est pas tout : j'avais, par le fait de l'ouvrage que cela me donnait, prétexte à ne pas sortir avec les autres ; car je ne voulais pas aller passer mon temps dans les cantines et les cabarets, ou ailleurs, là où quelquefois des soldats pervertis entraînent leurs camarades. Crois-moi ; si tu veux avoir bonne conduite au régiment, travaille, aie une place pour chaque chose, et mets chaque chose à sa place. Sois propre, sois pimpant.

Aie toujours à faire, on te laissera tranquille.

## XI. — Première nuit.

L'APPEL du soir sonne à 9 heures, et tu réponds « présent » pour la première fois au pied de ton lit. A 10 heures, sonnera l'extinction des feux. On souffle la lampe, et la consigne est de dormir. Parfois certains anciens, voulant faire le « jacques », se permettent quelques farces dans les premiers jours ; mais les mauvaises farces d'autrefois n'existent plus guère. Ne crois pas toutes les ritournelles qu'on t'a contées chez toi à ce sujet. Si l'on te fait une farce, tu le verras bien. Ris-en le premier et de bon cœur, à moins que ce ne soit une chose immorale, dont on ne doit pas rire. Si c'est cela, ce qui devient extrêmement rare, fais-là cesser par ta fermeté, refuse de t'y prêter ; au besoin, aie recours au gradé, ou au plus ancien soldat présent. Je le répète, ces cho-

Sois bon soldat.



ses-là sont, maintenant, extrêmement rares.

En te couchant, cette première fois, n'oublie pas ta prière du soir ; fais-la en te déshabillant. Dans la suite, ne l'ometts jamais ; commence-la toujours en te déshabillant, continué-la dans ton lit.

Peut-être éprouveras-tu de la difficulté pour t'endormir, cette première nuit ; tout ce que tu as vu dans la journée te reviendra, et la pensée de tes parents aussi. Prie pour eux, promets-toi de leur écrire, dès le lendemain, que tout va bien, que tu sauras te plier au métier. Isole-toi des bruits de la chambrée, demande à Dieu de bénir ton état nouveau, à la Vierge Marie de te protéger en bonne mère, et alors, tâche de dormir...

## XII. — La journée.

**A** PEINE éveillé, le lendemain, commence le travail. A la sonnerie du réveil, tout le monde prestement, se lève, s'habille. — Une bonne pensée vers Dieu, et vite, petit soldat, à la besogne. Plie ton lit, débarbouille-toi, prends le café qu'on t'apporte, à moins que déjà ce ne soit ton tour de l'aller chercher et de le servir aux autres ; mange un morceau de pain, et sois prêt à tout, à tout ce qu'on te dira de faire. Que t'importe de faire ceci ou cela ? il faut que tout se fasse dans la grande maison qu'on appelle caserne. — Point de mamans ici pour faire la cuisine, préparer les chambres, éplucher les légumes ; les soldats font donc tout

cela, et souvent ils n'ont pas fini une chose qu'on leur en demande une autre. Pour toi, tout jeune soldat encore, attends-toi à aller à l'exercice dès le premier jour, à moins qu'on ne te fasse faire.... autre chose. Or, autre chose, c'est n'importe quoi, corvée au loin, balayage, cuisine, eau à porter, ou bien écritures au bureau du sergent-major, nettoyage de la chambre ou des escaliers, essayage des habits, etc. Donc, attends-toi à tout, et fais tout de bon cœur, en riant. Tu verras ; bien vite viendra l'heure de la soupe, de la bonne soupe ; heure aimée du troupier, et après laquelle.... tu recommenceras à faire ceci ou cela, tout ce qu'on te dira. Entre temps, si tu es libre, songe à tes habits, apprends à les plier, recouds les boutons, occupe-toi. Le soir, prépare tout pour le lendemain ; car, le matin, avant l'exercice, on n'a guère de temps.

Et maintenant, tu le vois, tout cela n'est pas difficile. Tu n'as qu'à faire ce qu'on t'ordonne. Sois dégourdi, cherche à faire *vite et bien* tout ce qu'on te demande. N'attends pas qu'on te redise le lendemain ce qu'on t'a dit la veille, fais-le tout seul. C'est, d'ailleurs, toujours la même chose, et c'est un pli à prendre. Regarde donc autour de toi comment font les anciens, imite-les en leur besogne, demande-leur conseil aussi.





### XIII. — Les anciens.

L'ANCIEN est le plus souvent un bon enfant ; très peu sont mauvais ; mais, à la caserne comme ailleurs, ce sont les mauvais qui veulent faire la loi. Quoi qu'il en soit, reste gentil avec tous. *Gentil* ne veut pas dire disposé à « payer à boire ». Si certains te le demandent, recours à quelque échappatoire, prétexte ton travail, fais sentir que tu es obligé à l'économie. Si tu ne peux te dispenser de le faire une fois, sois prudent, reste très peu à la cantine, et reviens à ton travail ; puis, qu'il n'en soit plus question. D'ailleurs, la grande généralité des anciens ne demandera qu'à te conseiller sans rétribution. Tu auras vite reconnu les bons enfants parmi eux ; écarte-toi des mauvais ; sois froid et très réservé avec eux, quoique très poli toujours. Quant aux bons, reste d'abord également réservé avec eux, quoique affectueux ; ne te livre pas tout de suite, attends quelques semaines avant de te prononcer.

### XIV. — La première sortie en ville. Les sorties en général.

JE te recommande de ne pas sortir en ville les premières fois, la première fois surtout, avec des anciens ou des jeunes dont tu doutes. La première fois, d'ailleurs, mieux vaut sortir seul. Pour sortir seul, prétexte que tu as une commission à faire, quelqu'un à voir, une visite à rendre. C'est toujours vrai ; car, en cette première sortie avec l'uniforme, le mieux est

### LA PREMIÈRE SORTIE EN VILLE.

37

d'aller tout d'abord dans une église montrer ton uniforme au bon Dieu, en lui demandant de te donner la force de rester bon toujours sous cet habit, qui t'honore et que ton devoir est d'honorer. Puis, tâche de voir un prêtre, et préféablement le prêtre qui s'occupe des soldats.

D'ailleurs, ordinairement, les bleus ne peuvent sortir qu'au bout de quelques jours. Ils ont donc eu le temps d'étudier un peu les camarades qui se trouvent autour d'eux dans la même chambre. On a vite jugé un homme au régiment ; il suffit d'une parole pour révéler un cœur. Crois-moi ; celui qui lâche des mots grossiers, inconvenants, n'est pas à choisir comme camarade, car la bouche parle de l'abondance du cœur. Regarde autour de toi ; sûrement tu verras, parmi les jeunes, un bon enfant comme toi ; tu le reconnaitras à sa manière d'être et d'agir, à sa réserve, et à ce je ne sais quoi qui dénotera en lui un chrétien. Observe donc, rapproche-toi sans te lier encore. Sois franc, dis carrément ta façon de penser, surtout en matière de morale et de religion, et sois sûr que tu trouveras un ou plusieurs jeunes gens, bleus ou anciens, dont, plus tard, tu seras le bon camarade.

Si tu ne trouves personne à qui tu puisses absolument te fier, il n'y a pas de quoi te décourager ; tu seras tout seul, voilà tout, et, sans faire bande à part pour le reste, tu voudras quand même rester chrétien, donc, bon jeune homme. Tu ne seras pas le premier dans ce cas. Ne t'ai-je pas dit que, de ma chambrée de 50,



j'étais le seul à aller à la messe le dimanche ? Certes, il y avait là cependant de bons enfants, mais qui cachaient leurs sentiments et avaient peur. Peur ! un soldat avoir peur ! voilà ce que je n'ai jamais compris. Aussi, tout en étant bon camarade avec tous, rieur et serviable aussi, je n'en faisais qu'à ma tête au point de vue religieux, et ma tête, c'était la consigne : « *rester chrétien, en tout.* » — Je n'en faisais pas parade, de cette consigne ; non ; mais je l'exécutais. Je ne me mettais pas en évidence ; non ; mais, si l'on me voyait, eh bien, l'on me voyait ; et puis après ? De qui aurais-je eu peur ? Est-ce que je faisais mal ? Et la liberté donc ? Cette belle liberté dont on parle tant, je la voulais pour moi aussi, c'était mon droit. — D'ailleurs, à part deux ou trois petites *machines* qu'on me mit dans les jambes pour m'essayer, on me vit si bien décidé qu'on me laissa toujours tranquille sur ce sujet. Les sorties que je faisais seul, car on savait bien que je sortais seulement le dimanche, et uniquement pour aller à la messe.... et aux vêpres, s'il vous plaît ! Je ne blâme pas ceux qui sortent plus souvent, s'ils sont dans une ville de garnison ; tout de même, je voudrais bien savoir ce qu'on a à gagner dans une ville, le soir, si l'on n'y connaît personne ! Je crois plutôt qu'il y a beaucoup à y perdre : temps et argent, en attendant que ce soit vertu et honneur. Certes, s'il y a une réunion chez un aumônier, je dirai, va chez l'aumônier ; mais cependant rien du service n'en doit souffrir. Pour les réunions sans utilité, un soldat fait beaucoup

mieux en réparant ses effets le soir (c'est le devoir) qu'en s'y rendant.

Et puis, vois-tu, camarade, on me passait tout au point de vue religieux, même comme jeune soldat, parce que j'étais un bon soldat, ne pleurant pas à la besogne, toujours occupé, soit



à mes effets, soit à l'étude de ma théorie d'élève-caporal. Et lorsqu'on a bon renom, on est *quelque chose* aux yeux des autres, même aux yeux des anciens. Ils m'aimaient tous, d'ailleurs, les anciens. Et enfin, je riais toujours, prenant tout du bon côté.



## XV. — Le métier militaire ; les exercices.

C'EST que le métier militaire est un sabre, mon fils ; on doit le prendre par le bon bout. Prends un sabre par la pointe, tu te blesseras et tu diras que ça ne va pas ; prends-le par la poignée, ça marchera presque tout seul. Fais de même pour ton nouvel état, prends-le par le bon bout, par la poignée et non par la pointe, et mets-y du tien pour que ça aille ; tu verras, cela marchera très bien, au moral et au physique, à la chambrée et aux exercices.

Il faut *apprendre* ton nouveau métier ; pour cela, il faut t'*exercer* : c'est l'exercice. — L'apprentissage ne consiste pas seulement à connaître certaines choses, mais à entretenir cette connaissance, à faire de mieux en mieux et plus subtilement. Par les exercices, ton corps se développera, s'assouplira, se fortifiera. Si tu fais bien tout ce qu'on te demandera au régiment, tu quitteras l'armée avec un corps vigoureux, sain, propre à tout travail, et le bon effet de tes exercices sous les drapeaux se répercutera sur toute ta vie.

Applique-toi donc à faire *très bien* ce qu'on te montre. Travaille avec courage, avec ardeur. Tout ce que tu dépenses en force, tu l'acquiers en énergie. L'exercice fortifie. Plus tes bras, tes jambes, auront fait de mouvements, plus robuste tu deviendras. N'écoute pas les petites fatigues, les tentations de te relâcher ; non ; donne *tout* ce que tu peux, et tu seras content. C'est dur, au commencement surtout, parce qu'on ne l'a jamais fait ; mais ensuite, lorsque les mus-

## LE MÉTIER MILITAIRE ; LES EXERCICES. 41

cles sont assouplis, et qu'on les force au travail, tout semble léger. Sois énergique aux exercices ; souviens-toi que tes bras et tes jambes sont tes domestiques, et que c'est à toi à leur commander ; et, lorsqu'ils trouvent le travail trop rude, lorsqu'ils crient miséricorde, fais-les marcher quand même ! C'est pour leur bien et le tien.

Rappelle-toi qu'on n'apprend rien sans mal. Dis-toi ceci : « C'est dur ; mais, ça ne fait rien ; c'est le métier qui entre !... »

Et pourquoi, au milieu du travail, ne dirais-tu pas quelquefois une petite prière du fond de l'âme à Celui qui a créé tes membres et qui les conserve ? Crois-moi, cela donne du cœur et rend du courage.

Comme outil, pour ton apprentissage, tu auras un fusil, à moins que ce ne soit une carabine, ou un sabre avec un cheval. Rappelle-toi que l'outil ne vaut que par l'ouvrier, et que ton devoir est de devenir un bon ouvrier, un bon soldat.

Exerce-toi donc ; montre-toi vaillant au travail ; écoute ton instructeur pour faire exactement comme il dit, regarde-le, et propose-toi de faire bien, très bien. Ici encore, tâche de te distinguer ; un bon chrétien n'est pas boudeur à la besogne ; travaille donc par devoir ; obéis aux gradés en voyant au-dessus d'eux la grande image de Dieu qui te commande par eux. Et, je le répète, élève ton âme en haut. Lorsque tu auras un instant de repos, cherche à l'horizon, tu y trouveras bien un clocher ; prie en le voyant ; une bonne prière, c'est comme une flèche ; elle



atteint le cœur de Dieu. Lorsqu'à l'exercice j'avais un moment de repos, et surtout lorsque j'avais le cœur gros, ce qui arrive parfois, je cherchais, tout là-bas, par-dessus les baraques du camp, la pointe aiguë du clocher. J'étais heureux quand je la voyais ; je priais, et j'étais soulagé.

Ne crois pas qu'il y ait quelque chose d'impossible aux exercices ; tout te deviendra facile petit à petit ; on n'a pas bâti Paris en un jour ; et il faut être apprenti avant d'être ouvrier, faire des bâtons pour apprendre à écrire. Ce sont des bâtons que tu fais aujourd'hui à l'exercice, fais-les bien ; demain ce sera des *o*, fais-les encore bien — puis des *l*, puis des *f* ; fais *tout* bien, et tu sauras. D'ailleurs, fais tout en chrétien, et tu obtiendras plus de mérites que tu ne peux penser dans cette vie d'obéissance et de bonne volonté constantes.

## XVI. — Le devoir.

**T**IENS, quand j'y réfléchis, je me dis que j'ai peut-être gagné plus de mérites pour le ciel en un an, comme soldat et caporal, que dans tout le reste de ma vie. En effet, je m'en souviens très bien, je faisais tout, *tout* pour l'amour de Dieu ; j'obéissais, comme depuis d'ailleurs, non par crainte, mais par devoir ; je faisais aussi bien seul que lorsqu'on me voyait. Est-ce que Dieu ne nous voit pas toujours ? Le chrétien, travaillant, agissant, pour Dieu, et non pour les hommes, a une

base fixe à son devoir ; il est le même partout, dévoué, actif ; il est le bon soldat, quoi ! Sois bon soldat, camarade, pour cela reste bon chrétien. Les chefs peuvent changer, certains peuvent être grognons, impatients (1) ; d'autres chefs sont brusqués, et rudes, d'autres sont trop doux. Qu'importe, le chef peut changer et change ; il ne faut pas pour cela que l'exécution du devoir change, c'est toujours le *même* devoir, aussi obligatoire, car Dieu sur lequel il repose ne change pas. Voilà pourquoi le chrétien, habitué à voir Dieu au-dessus des chefs, est bon soldat toujours, eût-il à souffrir d'un chef mal disposé, ou manquant-il de sage direction avec un chef relâché. Crois-moi ; mieux vaut avoir des chefs exigeants, un peu rudes même, que des chefs qui laissent tout faire ; les exigeants forment des hommes, les seconds, des femmelettes. — Veux-tu être comme une femmelette à ta sortie du Régiment ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, travaille, ne te plains pas d'un chef exigeant, travaille vigoureusement, que tu sois surveillé ou non, et fais tout pour Dieu et pour la Patrie.

## XVII. — Devoirs religieux.

**T**E voilà soldat ; jeune ou ancien, qu'importe. Tu as des devoirs envers Dieu. Il faut que tu les connaisses bien. Ecoute, ils sont

(1) On le devient facilement : il y a de jeunes soldats auxquels, après quatre mois de service, on a dit déjà deux cents fois de conserver le petit doigt à la couture du pantalon et qui ne l'y tiennent pas !



simples. Voici d'abord ce qui est de toute nécessité :

1<sup>o</sup> La communion pascalle. Fais-la dans ta ville de garnison, ou chez toi si tu vas en permission ; mais fais-la, que cela te plaise ou non, c'est le devoir ; on n'omet pas un devoir.

2<sup>o</sup> Confession annuelle. Elle va avec le devoir de la communion pascalle. C'est la « *lessive* » absolument obligatoire. Fais-la, cette lessive. Il ne faut pas qu'un soldat conserve des taches sur son âme alors qu'il ne doit même pas en conserver sur son corps ou ses habits.

3<sup>o</sup> La messe du dimanche, sauf le cas d'un service empêchant absolument d'y assister. Certains sont si peu dégourdis qu'ils n'arrivent pas à pouvoir sortir ; sois dégourdi, toi, petit soldat, pour pouvoir aller à la messe le dimanche, aussi bien que pour toute autre chose !

4<sup>o</sup> La prière. Nul chrétien ne peut totalement s'en dispenser. Dis donc une courte prière matin et soir. Si parfois dans le jour le démon te souffle à l'esprit de vilaines choses, dis encore une toute petite prière (affaire d'une seconde) pour le mettre en fuite.

5<sup>o</sup> Observer le décalogue : fais le bien, évite le mal.

Est-ce trop ? Non, n'est-ce pas, et tu ne te plaindras pas que Dieu soit trop exigeant.

Après ça, si tu veux vraiment être un solide chrétien, tu feras davantage ; mais ici ce sont des *conseils*, ce n'est plus la loi *obligatoire*.

Eh bien, moi, vieux soldat, voici ce que je te conseille.

## XVIII. — Conseils religieux.

1<sup>o</sup> LA Confession. — Lorsque tu as eu le malheur de faire une chute et que ton âme est souillée de la boue du péché, n'attends pas un moment à en demander pardon à Dieu ; fais un bon acte de contrition, et promets bien de ne plus recommencer. Que le faux pas ou la chute te serve de leçon. Mais ce n'est pas assez : confesse-toi. Tu n'as pas de respect humain, j'espère ? De qui aurais-tu peur ?

J'ai bien réfléchi à la grandeur de l'homme ; or, moi, vieux soldat, je n'ai jamais trouvé l'homme plus grand qu'à genoux devant Dieu ; et son acte le plus grand, le plus viril, le plus sublime, est, suivant moi, une confession bien faite. Vois comme il est grand cet homme qui, en face du prêtre ayant seul le pouvoir de remettre les péchés, vient, par obéissance, par amour de Dieu, s'accuser lui-même. On ne l'accuse pas, cet homme, il s'accuse. Et il accuse non seulement les fautes connues des autres, mais celles connues de lui seul. Non, je ne vois pas de moment plus sublime dans la vie d'un homme que celui où franchement, loyalement, dignement, il se confesse au prêtre.

Entre nous, as-tu jamais vu personne se repentir de s'être humblement confessé et d'avoir pieusement communiqué ? Donc, confesse-toi, ça fait du bien. N'aurait-on rien à dire, les conseils que l'on reçoit là, dans ce tête-à-tête, sont toujours bons. Et quelle joie on éprouve, si l'on est venu accablé sous le poids de fautes nombreuses, lorsqu'on se relève pardonné !



2° La Communion. — Va souvent recevoir ton Dieu à la Table Sainte ; c'est le pain des Forts ; avec lui tu pourras vaincre *tous* les ennemis de ton âme. La Communion, c'est le moyen de salut que Dieu met à notre portée. Qui communie est fort ; qui communie souvent est invulnérable. — Lorsque tu étais enfant, tes parents te firent faire ta première communion ; ils firent bien, et tu les approuves. Or, ce qui était bon, quand tu étais petit, n'est pas devenu mauvais, depuis que tu es grand ; l'excellence de la confession et de la communion ne change pas ; si c'était bon alors, c'est bon aujourd'hui, aujourd'hui surtout que tu en as davantage besoin pour lutter et rester bon.

3° La Messe. — Ne manque jamais à la messe le dimanche ; ça, c'est la loi ; et surtout, aie soin d'y prier. Dans ce but, va plutôt à une messe du matin ; il te restera chance d'aller à une plus tardive, si tu es retenu par un service imprévu. Et ne reste pas dans le bas de l'église ; l'église est à toi, elle est la maison de Dieu et du chrétien. Ce n'est pas parce tu es soldat que tu as perdu tes droits à l'église, *au contraire*. Sais-tu une bonne, très bonne place, pour le soldat à l'église ? Eh bien, c'est près des enfants, près des garçons. Prie bien, tu seras leur modèle, et un modèle impressionnant, crois-moi. — Quand j'étais petit, je voyais un soldat bien prier à la messe de ma paroisse tous les dimanches, et je me disais alors : « Quand je serai soldat, je prierai bien aussi », et, grâce à Dieu, j'ai tenu parole.

4° La prière. — On ne peut se soutenir dans la vie spirituelle, on ne reste pas chrétien sans prier. Prie, en t'habillant et en te déshabillant, chaque jour ; ne serait-ce qu'un « Notre Père » et un « Je vous salue, Marie. » Fais plus, et trans-



forme tous tes actes en prières en les offrant à Dieu, en les faisant pour Dieu.

5° La pénitence. — Comme militaire, tu n'as ni à jeûner, ni à faire maigre le vendredi. Accomplis en esprit de pénitence tous les actes qui



te paraissent durs ; fais *tout* de bon cœur pour Dieu, tu récolteras ainsi beaucoup de mérites.

— Au fond, ils sont très simples, tu vois, mon ami, les conseils religieux que je te donne ; ce n'est pas difficile du tout, crois-le.

### XIX. — Devoirs d'état.

**T**u es soldat ; ton devoir strict est d'être *bon* soldat. Sois discipliné, obéis, rentre à l'heure, conduis-toi bien en tout, sois rangé. Tout cela te gagnera l'estime générale, celle de tes supérieurs comme de tes camarades, et même des quelques mauvais soldats qui se trouvent parfois à la caserne. Ton devoir est d'apprendre à *fond* ton métier, c'est-à-dire, de savoir te débrouiller, tout seul, en toutes circonstances, dans les exercices ou devant l'ennemi. N'agis pas par crainte des chefs, mais par devoir. Le devoir, tout est là. Et le devoir t'est facile, à toi, chrétien, qui sais que Dieu en est la *base* et le *couronnement*. Fais tout gaiement ; sois content de tout ; ne grogne pas. — Soldat ou gradé, accomplis *tout* ton devoir, toujours.

Or, si tu es assez instruit, tu dois vouloir les galons, les galons de caporal d'abord, puis ceux de sous-officier... Sois chrétien comme élève-caporal, comme caporal ; demeure ferme chrétien toujours, surtout comme sous-officier.

C'est donc compris ; ta maxime doit être : « Le devoir *avant* tout » ; ou encore : « Fais ce que dois, advienne que pourra ». Ainsi, ce n'est

pas le plaisir qu'il faut faire passer avant tout, ni ce malheureux préjugé qu'on doit faire comme tout le monde ; c'est le devoir.

### XX. — Devoirs moraux.

**S**ELON toute apparence, tu es destiné à être père de famille, à fonder un foyer dont tu deviendras le chef. Si Dieu venait à t'appeler au sacerdoce ou à la vie religieuse, ce serait, du reste, un grand honneur.

Les devoirs moraux sont les mêmes, au régiment, pour ceux qui sont destinés au célibat et pour les jeunes gens destinés au mariage. Ceux-ci étant les plus nombreux, je vais te parler comme si tu en étais, petit soldat.

Tu *dois* rester pur, chaste, au régiment.

Certains croient (ou font semblant de le croire) qu'on ne peut être soldat sans devoir se vautrer dans la boue et la fange, sans tout au moins s'y salir.

De nombreux soldats cependant gardent intacte leur innocence ; d'autres s'empressent de se relever, lorsqu'ils sont une fois tombés, et ne retombent plus ; d'autres retombent et se relèvent, Dieu aidant ; d'autres, comme des pourceaux, vont tout au fond de la fange, iraient plus bas même, si c'était possible, s'y roulent, s'y délectent. On dirait que ces derniers ont le diable au corps ; pour eux, il n'existe que les plaisirs les plus honteux, qu'ils transforment d'ailleurs en véritables crimes par leurs actes contre nature.



Avec qui veux-tu être, petit soldat ? — Avec qui dois-tu être ?.... Réponds franchement...

Si, avant de venir au régiment, tu avais de mauvaises habitudes, c'est le moment d'en changer, de faire peau neuve. Tu ne serais pas le premier. Changement de pays, de milieu, peut faire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Souvent des jeunes gens se sont perdus en venant au régiment : plusieurs fois, d'autres y sont revenus des mauvaises passes où ils se traînaient avant d'être soldats. — Quitte tes vilaines habitudes, n'en prends pas de mauvaises sous les drapeaux, et le passage ici te fera un bien considérable.

Mais l'habitude vient par l'accomplissement d'actes isolés ; et ici je dois te mettre en garde contre certains pièges dans lesquels tu pourrais tomber.

Dès le jour du tirage au sort, ou de la revision, certains dévoyés entraînent les groupes de conscrits dans les « boîtes » malsaines, dites maisons de tolérance, ou maisons à grands numéros, etc. Et là, combien tombent, pour la première fois de la vie, par crainte des moqueries des autres, excités qu'ils sont par la boisson qui leur a enlevé leur force de volonté ! Fuis ces repaires, jeune conscrit, ce sont des sépulcres blanchis, parfois attirants au dehors, remplis de pourriture au dedans ; c'est la honte, la dégradation morale. Les gens qui y sont n'ont qu'un objectif, ton porte-monnaie ; pour une vile pièce d'argent, ils te feront perdre ton honneur et ta vertu.

A peine arrivé au régiment, tu retrouveras les

mêmes écueils. Des anciens peut-être voudront te conduire à ces maisons. Refuse formellement et carrément. — Dis bien net que tu *ne veux pas* aller dans ces bouges. Et si l'on te demande pourquoi tu refuses, n'explique rien, refuse et va-t'en. Si tu y es entré par mégarde, sors sur-le-champ ; plante là ceux qui t'y ont conduit ; et cela, malgré leurs sarcasmes et leurs moqueries, s'ils s'avisent de se moquer de ta fierté et de ta dignité. Au fond, ils t'approuveront.

Mais, il n'y a pas que ces maisons infâmes. Il y a aussi de petits estaminets, qui, souvent, sont d'autres attrape-nigauds. On y va, parce que c'est simple, que cela semble convenable, que la patronne offre de conserver la valise gratis. Ce *gratis* coûte cher ; chaque fois que l'on va à la valise, on boit quelque chose dans l'estaminet ; n'aie pas de valise, camarade, et méfie-toi de ces petites boîtes à l'air anodin, et où tu pourrais perdre ton innocence comme dans les autres boîtes. Que de vertueux s'y sont laissé circonvenir, entortiller ! Quels remords ensuite !

Il y a autre chose, car ne t'attends pas à être soldat uniquement pour apprendre à batailler pour la Patrie ; tu es soldat de par ta Confirmation afin de batailler pour Dieu, et de gagner le ciel après maints combats ; souviens-t'en.

Or, d'autres traquenards te sont tendus. Dans les villes de garnison surtout, certaines filles éhontées courent après les soldats, les attirent. Le soir, aux alentours des casernes et dans certaines rues, l'on voit cela. Ne te laisse jamais aborder par aucune. Fuis-les comme la peste,



Presse le pas et passe ton chemin. Combien de jeunes gens se sont laissé prendre par les airs doucereux ou provocateurs de ces coureuses !

Méfie-toi, car on ne corrompt pas seulement son âme (quoique ce soit le suprême malheur) dans les maisons de prostitution, les cafés borgnes ou chez les coureuses de trottoir ; on y « pourrit » son corps. Si tu savais par combien de maladies honteuses, facilement gagnées, sont punis, dès ce monde, ceux qui se livrent à l'immoralité ! Parfois le corps en est à tout jamais infecté, et ces maladies se transmettent plus tard à la femme légitime, aux enfants. Quelle responsabilité pour un homme, quelle peine pour lui d'être obligé de se dire un jour, tout bas, devant des enfants malades : « C'est ma faute, à moi, s'ils sont affligés de pareilles affections ! »

Le choléra s'attrape vite ; certaines maladies honteuses se gagnent encore plus vite. Encore une fois, petit soldat, fuis les cabarets louches, ce sont des boîtes à peste. C'est vrai pour le corps, c'est encore plus vrai pour l'âme. Elle s'y dégrade, s'y avilit ; la volonté lui manque bientôt ; une fois conduit à une autre, puis à l'habitude. L'habitude, c'est l'empoisonnement.

Les occasions sont suscitées souvent par les camarades qui vantent le mal et en parlent toujours. Malheureux dégradés qui voudraient peut-être te faire tomber, t'entraîner, afin de n'être plus aussi seuls dans le mal. Méfie-toi de leurs ruses ! Comptant bien que tu paieras pour eux plus tard, ils paieront eux-mêmes pour toi la première fois. Ne te laisse pas conduire, tu

n'aurais plus la force de résister. Le premier pas est presque tout ici. Si tu le fais mauvais, il n'y a qu'un conseil à te donner, vite en faire deux en arrière, et rompre absolument avec le camarade qui veut t'entraîner au mal, ne plus le fréquenter *jamais*.



Souvent, les conversations de chambrée sont ordurières. On dirait que certains prennent à cœur de souiller les oreilles d'autrui de toutes les immondices. Sois intransigeant en morale comme en religion. Je n'ai jamais ri d'une immoralité, jamais. Fais de même. Je n'ai jamais dit



une parole immorale ; tu vois bien qu'on peut résister !

Quant à la chambrée, certains disent des saletés par vantardise, d'autres, par peur qu'on ne les croie vertueux. C'est lâche ! Sois donc ce que tu es, et ne fais pas l'hypocrite ni dans le sens du mal, ni dans le sens du bien. Cette fourberie de dire le mal qu'on réproouve fait croire que nombre de soldats d'une chambrée sont mauvais, gâtés, alors qu'ils détestent, au fond, leurs paroles ordurières. — Afin que tel mauvais camarade ne les plaise pas, ils se montrent hypocritement ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire, plus mauvais que lui, et cela, en religion comme en morale..... Pauvres, pauvres lâches, pauvres déserteurs que ceux-là ! Reste ferme, petit soldat ; *travaille*, travaille toujours dans la chambrée, tes oreilles se saliront moins. Quant à ta langue, ta langue sur laquelle a reposé le corps de Jésus-Christ dans la communion, ne lui fais jamais prononcer d'immoralité ; jamais non plus de paroles contraires à ta foi chrétienne.

Sais-tu pourquoi beaucoup de soldats se dégoûtent au Régiment, prennent en horreur cet apprentissage du métier des armes, qui, cependant, reste noble et beau, tout fait de dévouement qu'il est ? Écoute. Ce n'est pas à cause de l'éloignement de la famille ; ce n'est pas parce qu'ils ne peuvent point remplir leurs devoirs religieux, car ils peuvent les accomplir s'ils le veulent ; ce n'est pas non plus parce qu'il faut obéir, parce que le métier est dur, parce que toujours il y a du travail, parce que la nourriture

est simple, parce toutes les classes de la société se confondent et disparaissent sous le même uniforme et les mêmes devoirs. Non, ce n'est pas tout cela ; c'est parce que certains soldats sont immoraux, que beaucoup se laissent entraîner par ce petit nombre, et que leurs propres turpitudes leur soulèvent le cœur et la conscience ; ils voudraient en finir avec cette vie où ils se débouchent et dans laquelle, par leur lâcheté, ils se sentent descendre de plus en plus. Quant à ceux qui restent intacts malgré les paroles de ces mauvais camarades, ils se dégoûtent parce que certaines conversations de chambrée sont licencieuses, et qu'il leur répugne de les entendre.

L'immoralité, l'irrégion, voilà ce qui fait prendre en grippe le service militaire chez bien des jeunes gens.

Ne te dégoûte pas au Régiment, petit soldat ! Pour cela, reste chrétien, soldat chrétien, et cela toujours.

Vois-tu, le Régiment est fait des mêmes éléments qu'est faite la vie civile ; seulement, au Régiment, tout se sait bientôt. Ce qui, dans la vie civile, est caché apparaît ici à découvert. Ne t'étonne donc de rien, petit soldat ; ne te scandalise de rien. Quand tu étais civil, te roulais-tu dans la boue parce que tu voyais parfois un civil y tomber ou que tu entendais dire qu'il s'en était sali ? Non, n'est-ce pas ! Tu feras de même ici ! — Ce n'est pas parce qu'un autre fait le mal, qu'il faut le faire. Reste toi-même, reste bon, reste chrétien enfin, c'est-à-dire, honnête homme en toutes choses.



L'ENSEIGNEMENT religieux proclamé qu'il n'est pas si difficile à la jeunesse de mener une vie pure et digne. Mais, à l'encontre, les docteurs de dépravation, les viveurs professionnels, nient la possibilité de la chasteté, et pour corroborer leur négation, ils vont jusqu'à affirmer que le prêtre lui-même est obligé de se faire hypocrite en dissimulant son dévergondage sous les dehors de la vertu. Le célibat est contre nature, disent-ils et conduit aux plus monstrueuses aberrations. Certains médecins, matérialistes et incroyants, égarés par l'anticléricalisme, se sont faits les propagateurs de cette théorie diffamatoire, au point que maintes personnes, heureuses sans doute de donner à leurs instincts la consécration d'une science si condescendante, maximum, d'un ton qui veut paraître convaincu, que le célibat est condamné par l'hygiène.

On ne saurait laisser passer de pareilles assertions, démoralisatrices au premier chef, et profondément décourageantes pour les jeunes gens honnêtes qui ont tant à lutter contre les suggestions souvent ignobles d'un entourage vicieux.

Non, il n'est pas vrai que la science autorise ce prétexte de la perversité contemporaine. Les luxurieux seuls ont intérêt à le faire valoir, et les médecins qui le favorisent prostituent leur science au mensonge. Faisant ou ayant fait le mal, ils veulent que les autres fassent comme eux.

Voici les catégoriques protestations que font entendre de hautes illustrations médicales :

« La thèse de l'impossibilité, de la nocivité de la continence, n'a pas le droit de se donner comme une vérité scientifiquement et physiologiquement établie. » (D<sup>r</sup> X. FRANCOU.)

« *C'est une thèse de bestialité pure* » (D<sup>r</sup> PASSY, de l'Institut.)

*La continence est possible.* Je ne dis pas qu'elle soit toujours facile ; elle est parfois pénible. » (D<sup>r</sup> HERZEN, prof.)

« On a parlé indûment et à la légère des dangers de la continence pour le jeune homme. Vous avouerais-je que, si ces dangers existent, *je ne les connais pas* et que moi, médecin, j'en serais encore à ne pas les avoir constatés bien que les sujets d'observation ne m'aient pas manqué en la matière. » (D<sup>r</sup> FOURNIER.)

« Je prétends que la continence absolue et prolongée chez le jeune homme n'offre aucun inconvénient sérieux, qu'elle est possible, et qu'elle est plus fréquente que beaucoup ne le pensent. » (D<sup>r</sup> DUBREUILH, revue médicale.)

« A qui persisterait néanmoins à suspecter cette continence, à parler du manteau trompeur qui couvre des pratiques dépravées, il ne resterait plus qu'à répondre : « Monsieur, vous mesurerez votre prochain à votre aune, » et à clore la discussion. » (D<sup>r</sup> FRANCOU.)

« *L'abstinence et la pureté la plus absolue sont parfaitement compatibles avec les lois physiologiques et morales.* » (D<sup>r</sup> BAËLE, prof. au C. Royal de Londres.)

« La chasteté ne nuit pas plus au corps qu'à l'âme. Sa discipline est préférable à toutes les



autres. Parmi les nombreux névropathes et hypocondriaques qui sont venus me consulter au sujet des relations immorales, je n'en ai pas entendu un seul dire qu'il s'en fût trouvé mieux portant ou plus heureux. » (D<sup>r</sup> JAMES PAGET.)

« Il est une idée singulièrement fausse, et qu'il importe de combattre parce qu'elle assiege souvent non seulement l'esprit des enfants, mais encore celui des pères, qu'elle semble autoriser à prendre leur parti de l'inconduite de leurs fils : c'est l'idée des dangers imaginaires d'une continence absolue.

*La virginité des jeunes gens est une sauvegarde physique, morale et intellectuelle*, il faut tâcher de la leur conserver en les ramenant à ces anciennes mœurs des Gaulois dont parle Montaigne. » (D<sup>r</sup> PÉRIER.)

« Le célibat, étant nécessaire, ne saurait être ni impossible ni dangereux. *Les maux de l'incontinence sont connus, incontestés* ; ceux que provoquerait la continence sont supposés, imaginaires. *Ce qui le prouve, c'est que de nombreux ouvrages savants et volumineux ont été consacrés à exposer les premiers*, et que les autres attendent encore leur historien. Il n'y a à cet égard que de vagues allégations qui se dissimulent honteusement dans les conversations, mais qui ne fourniraient pas la matière d'un traité et ne supporteraient pas la lumière du grand jour. » (D<sup>r</sup> SURBLED.)

« Nous condamnons énergiquement, comme une doctrine des plus pernicieuses *calculée pour servir le mal et encourager le vice*, la théorie qui

veut qu'un préjudice quelconque puisse découler d'un célibat chastement conservé. *Aucune condition de vie n'est plus complètement d'accord avec la vigueur physique et mentale que la continence absolue.* » (D<sup>r</sup> G. H. NAPHEYS.)

Voici ce qu'ont officiellement déclaré des médecins américains :

« En constatant l'étendue des souffrances, les maladies physiques, les résultats d'une déplorable hérédité et le mal moral, inséparables d'une vie impure, nous soussignés, médecins de New-York et environs, nous nous unissons pour déclarer que la chasteté — une vie pure et continence pour les deux sexes — *est conforme aux meilleures conditions de la santé physique, morale, et mentale.* » Ce document présenté à tous les médecins spécialistes, à ceux des hôpitaux et des Ecoles de Médecine, a été approuvé par eux à l'unanimité.

La plupart de ceux qui ont traité ce sujet ne parlent pas autrement, ni avec moins d'énergie. Je pourrais citer, après le physiologiste Kraft Ebing, les docteurs Lionel, Flesch, Acton, Mantegazza, Féré, Good, Erb.

J'ajoute un avis de la faculté de médecine de Christiania. Ce document paraîtra singulièrement décisif dans la question.

« La Faculté de médecine de l'Université de Christiania a l'honneur de faire la déclaration suivante :

« L'assertion faite récemment par différentes personnes et répétées dans des journaux et des assemblées publiques, qu'une vie morale et une



*continence parfaite sont mauvaises pour la santé, est tout à fait fausse d'après notre expérience qui est, en ceci, unanimement exprimée : Nous ne connaissons aucun cas de maladie et aucune sorte de faiblesse que nous puissions attribuer à une conduite parfaitement pure et morale : »*

Ont signé : MM. J. Nicolayson, E. Winge, Jock-mann, J. Heiberg, J. Ijort, T. Wann, Muller, E. Schonberg, professeurs de médecine à l'Université de Christiania.

Ce qui précède fait comprendre combien dérisoire autant que pernicieuse est la prétendue autorité des professeurs de polissonnerie, quand ils osent invoquer des considérations scientifiques pour propager plus sûrement la dépravation parmi la jeunesse et pour ruiner plus méchamment dans l'opinion publique l'estime de la chasteté. Que l'on cherche d'autres prétextes moins grossiers : la raison d'hygiène est une trop forte plaisanterie, qui déguise mal la fuite de la lutte contre soi-même, lutte qui, d'ailleurs, forme et grandit les caractères, car un chaste est toujours fort.

Pour finir, citons ce vœu adopté à l'unanimité par des centaines de savants médecins, venus de toutes les parties du monde, et réunis en congrès général, en septembre 1902, à Bruxelles :

*« Il faut surtout enseigner à la jeunesse masculine que non seulement la chasteté et la continence ne sont pas nuisibles, mais encore que ces vertus sont des plus recommandables au point de vue purement médical et hygiénique. »* C'est clair et net. Et c'est la science qui parle là.

Quant à la raison et au bon sens, c'est aussi clair et aussi net. Voici ce qu'ils disent : Partout certains murs sont pleins d'affiches de remèdes destinés aux mille maladies, suites de l'impureté, il y a même des médecins spécialistes pour elles ; au contraire, jamais on ne voit, nulle part, de réclame pour des maladies venues de la chasteté ; donc, la chasteté n'enfante pas de maladie, donc elle est conforme à l'hygiène.

D'autre part, l'expérience démontre que la lutte pour conserver la chasteté fait des hommes forts, énergiques et tenaces.

## XXII. — Devoirs de famille.

**S**OLDAT, tu as une famille, tu l'aimes bien ! On aime toujours sa famille lorsqu'on est soldat. Et les jeunes gens, qui auparavant, laissaient à désirer sous ce rapport, reprennent cet amour des parents au régiment. Tu verras combien tu seras heureux de recevoir parfois, souvent même, une lettre de chez toi. Avec quelle attention tu suivras les mouvements du sergent qui distribue les lettres chaque jour ! Parfois un nuage passera sur ton front lorsque tu en attendras une et qu'elle ne viendra pas ; parfois un éclair de joie, lorsque le sergent t'en remettra une, ou deux, non attendues.

Veux-tu recevoir souvent des lettres ? Eh bien, écris souvent toi-même.

Que dire à tes parents ? Eh ! te voilà bien en peine ! La vie au régiment n'est pourtant pas une monotone répétition ; tout y est nouveau,



distrayant, pour qui le veut. Tiens, j'ai là toutes les lettres que j'ai écrites à mes parents depuis que je suis militaire ; c'est une véritable suite de petits journaux. Mon père était malade ; je m'efforçais de lui raconter, pour le distraire, nos tirs et nos exercices, nos petites manœuvres, nos plaisanteries de chambrée, lui disant surtout que tout allait bien et que j'étais content de tout, ce qui était vrai. A ma mère je disais quelques bonnes choses du cœur ; puis, je lui détaillais les petites œuvres de ménagère auxquelles je me livrais comme soldat. A tous deux je disais le plus souvent possible un bon mot de Dieu ; car ils en avaient besoin tous deux, ni l'un ni l'autre ne pratiquant la religion. Et mes prières et mes lettres aidant, j'ai eu le bonheur de savoir qu'avant de mourir mon père et ma mère sont revenus au bon Dieu.

Visé au bien dans tes lettres, cher petit soldat, et toujours !

Ne demande pas d'argent sans motif, même si ta famille est riche ; tu n'as pas besoin d'en avoir beaucoup. Trop d'argent nuit, à moins qu'on ne s'en serve pour les bonnes œuvres. Que de fois j'ai vu des jeunes gens, des soldats, faire la grande noce avec les pièces de cent sous du papa, et dépenser en une soirée ce qui aurait pu servir à faire vivre tout un mois une pauvre femme de nos campagnes, une famille entière même ! Donc, sois économe, même si tes parents sont dans l'aisance.

Mais si tes parents sont pauvres, ou gênés, oh ! alors surtout, sois économe. Bien des sol-

dats ne reçoivent jamais d'argent de chez eux ; ils n'en sont pas moins bons soldats. Sans doute, c'est dur parfois, mais ils résistent, et de grand cœur. Par contre, j'ai vu des choses abominables, comme, par exemple, recevoir quatre ou cinq francs d'un vieux père et d'une vieille mère



qui se sont privés de ce qui se mange avec le pain, pour amasser sou à sou ce petit trésor, et l'envoyer à leur fils, et celui-ci gaspiller le tout en une soirée ! C'est honteux et criminel ! D'autres, qui savent leurs parents dans la gêne, sont toujours, malgré cela, à leur mendier de l'argent, et, en écrivant, ils mentent effrontément et ne



disent que du mal de la caserne, des camarades et des chefs. Misérables égoïstes, qui font pleurer leur mère pour l'apitoyer, sans cœur, qui font souffrir leurs parents par leurs mensonges et par leurs demandes déloyales ! — Ne le fais pas, petit soldat ; c'est ignominieux. Dans tes lettres, dis tes joies et tes contentements à tes parents ; ne leur parle pas, ou bien peu, des petites misères de chaque jour ; ces misères seront vite passées pour toi et eux, tes parents, souffriraient des jours, des mois, des années parfois, en te croyant malheureux à cause de ces riens. Allais-tu, chez-toi, raconter toutes ces petites contrariétés de chaque moment à tes parents ? non, n'est-ce pas ? tu les taisais ; fais de même et davantage encore dans tes lettres, car, *écrites*, ces choses-là semblent énormes, tandis que ce sont des niaiseries.

Si tu ne sais pas écrire, fais faire tes lettres par un bon garçon que tu as remarqué, et, au plus tôt, apprends à lire et à écrire ; demande des leçons autour de toi, bientôt tu sauras le faire. Combien j'ai vu de jeunes gens apprendre à lire et à écrire au régiment ! J'ai eu comme ordonnance un soldat originaire de la Flandre ; il ne savait pas un mot de français en arrivant au régiment, et, dans sa dernière année de service, il écrivait lui-même ses lettres en français.

Si tes parents sont pauvres, ou peu aisés, et surtout si tu ne reçois pas d'argent au régiment, cherche à rendre quelques services à tes camarades plus fortunés, tu gagneras ainsi quelques sous qui t'aideront. Après tout, j'ai vu des sol-

dats ne jamais recevoir un centime de chez eux, parce que leurs parents ne pouvaient rien leur envoyer, et ces soldats vivaient très bien avec l'ordinaire, ils étaient rayonnants de santé !

Va en permission, quand tu le pourras, mais ne sois pas à charge à tes parents pendant ce temps. Et, si tu as quelques jours, travaille au pays ; ne reste pas inactif.

Aime tes parents, respecte-les toujours.

### XXIII. — Permissions.

EN permission, reste le soldat digne et chrétien que tu dois être. N'imites pas ceux qui, revenant chez eux, prennent des airs pour se faire croire de grands personnages. — Ça ne prend pas. On rit peut-être bien devant eux de ce qu'ils disent, derrière eux, on s'en moque. J'en ai vu se vanter d'indiscipline, chez eux. Pauvres jeunes gens ! ils veulent poser et ne réussissent qu'à faire hausser les épaules après leur départ. Dis-moi, quand tu voyais un soldat revenir en permission et faire le « jacques, » quelle impression cela te faisait-il ? Étais-tu satisfait ? Non, n'est-ce pas ? c'est tout naturel. Et après ? tu as bien entendu, après le départ de ceux-là, quelques réflexions faites par des gens sensés. Eh bien ! ces réflexions étaient-elles à l'avantage de ceux qui « faisaient le jacques » ? — Au contraire, n'as-tu pas entendu parfois, lorsqu'un soldat permissionnaire était digne et convenable, des appréciations comme celles-ci : « Tiens ! il est bien, un tel ; il

Sois bon soldat.



a l'air d'un bon soldat ! » ? — Sois de ces derniers, petit soldat !

Pour ce motif aussi, évite, au pays comme au Régiment, la boisson. Et ne manque jamais de donner chez toi le bon exemple en remplissant tes devoirs de militaire, de bon fils, de chrétien.

#### XXIV. — Devoirs envers le Pays.

C'EST pour payer une dette à la Patrie, pour savoir la défendre au besoin, que tu es soldat. Apprends donc ton métier, petit soldat, apprends-le par devoir. C'est ton pays que tu viens apprendre à défendre, ta Patrie, ta famille, ton clocher, ta maison, le sol qui t'a nourri, la terre qui conserve les cendres de tes pères. C'est la loi d'être soldat, parce qu'il faut des défenseurs au pays. Lorsque tu étais enfant, d'autres soldats montaient la garde afin que tu pusses prendre tes ébats ; lorsque tu seras vieux, d'autres garderont le pays pour que ta vieillesse soit tranquille ; maintenant, petit soldat, c'est ton tour de garde, prends ta faction de bon cœur, même si elle te semble dure. C'est ce qui est dur qui forme des hommes de courage et de cœur, des hommes résolus. Ce sont les sacrifices et les peines qui forment les âmes. Forme ton âme à l'école du devoir. Et la caserne sera pour toi l'école du devoir, si tu y accomplis tous tes devoirs, tous, envers Dieu et envers la Patrie. — Dieu et Patrie, c'était le cri de nos pères. Que ce soit le tien, petit soldat.

Et songes-y bien ; ce n'est pas seulement un

passage dans une caserne que te demande le pays, ce n'est pas seulement que tu sois habile dans le maniement de tes armes et instruit dans tes devoirs de soldat ; non, il veut que tu apprennes plus que cela, au Régiment. Il veut que tu y apprennes ton devoir *jusqu'au bout*, c'est-



à-dire, à savoir travailler et combattre en dépit de tout... savoir marcher ayant faim, veiller ayant sommeil, aller par le chaud ou le froid lorsqu'il faut aller, arrêter lorsque l'ordre est donné, batailler lorsque c'est nécessaire, et combattre, marcher encore, même lorsque tu seras blessé. Le devoir, c'est encore de ne se découra-



ger jamais malgré les déboires et les défaites, de savoir mourir sous le poids de la fatigue comme sous le beau coup de sabre d'un ennemi.

Voilà donc ton devoir pour la Patrie de la terre. Il va jusqu'au sacrifice de toi-même, si ta mort est utile à la Patrie. Songes-y bien ; prépare-toi. Et n'oublie pas tes devoirs, plus faciles mais toujours présents, pour ta Patrie du ciel. Si, pour ta Patrie de la terre, tu dois être prêt à tout, si, pour être digne d'elle et n'être appelé ni lâche ni déserteur, tu dois au besoin donner tes forces, ton courage, ta vie même, que ne dois-tu pas pour rester digne de Dieu, de ta Patrie du ciel, de ce titre magnifique d'Enfant de Dieu et de l'Eglise, à toi donné par le Baptême, de celui de soldat de Jésus-Christ, en toi imprimé par la Confirmation !

Sois donc bon soldat, toujours !

## XXV. — Devoirs envers le Drapeau.

**S**ALUE, petit soldat, salue ! Voici l'image de la Patrie !... Ton portrait est chez toi, ou bien tu l'y porteras bientôt. Ta mère, que va-t-elle en faire ? Le jettera-t-elle au loin ? Oh non ! tu le sais bien. Toi, l'absent, tu es le plus aimé, et ton portrait sera mis à la place d'honneur. — Et si l'on voulait le prendre, ton portrait, ta mère le défendrait, le protégerait ; elle empêcherait qu'on ne l'enlève ou qu'on ne le salisse. — Elle le défendrait comme elle te défendrait toi-même. Ce portrait, ce n'est cependant que ton image, non toi-même.

Eh bien ! le Drapeau, c'est l'image de la Patrie. Tu dois le défendre et l'aimer, comme ta mère défend ton portrait et l'aime.

Le Drapeau rappelle toutes les gloires de la Patrie, toutes ses tristesses... Il remémore les victoires et les défaites, les peines et les joies de nos soldats, le travail et les souffrances.

Il est le monument que chaque Régiment conserve, le monument qui rappelle tous les braves soldats morts à la peine, au combat, tous ces héros dont l'histoire n'a pu recueillir les noms, tous ces chers enfants tombés à leur place de bataille, faisant leur devoir, depuis que la Patrie existe. Il rappelle les larmes des mères, larmes répandues à flots sur des fils chéris, partis bien loin pour combattre, et qui ne sont plus revenus. Le Drapeau cache et rappelle les abnégations de lui-même que chaque jour le soldat fait pour la Patrie, ses souffrances intimes, ses sacrifices, ses aspirations, ses efforts pour la gloire de cette Patrie. Oh ! qu'il est bon de voir le Drapeau, surtout lorsqu'on est loin du pays et qu'on sait ce qu'il veut dire !

Salue, jeune soldat ! salue toutes ces gloires, tous ces sacrifices, les tiens aussi, dans le Drapeau. Salue le Drapeau ! Fais davantage, (c'est ton devoir d'ailleurs), défends-le, défends-le..... jusqu'au bout.

— Chrétien, tu as un autre drapeau. Tu le connais bien aussi. C'est une croix, la croix qui porte l'image du divin crucifié.

Vois-le ; il est mort pour nous, pour toi. Il a tout subi, toutes les insultes, toutes les raille-



ries, tous les supplices, pour demeurer fidèle à la consigne qu'il avait reçue de Dieu le Père, celle de mourir sur une croix pour nous sauver. Le Christ a exécuté sa consigne. Toi, petit soldat, exécute aussi ta consigne de chrétien. Le crucifix, c'est ton Drapeau, ne l'oublie pas. — Il est mille fois plus sacré encore que le drapeau de ta Patrie de la terre ; car c'est le drapeau pour lequel tu dois combattre constamment ici-bas, et avec lequel tu dois monter à l'assaut du ciel, y entrer. — Défends-le, soldat, défends-le..... *jusqu'au bout !*

### XXVI. — Devoirs envers les Chefs.

**S**ois discipliné, petit soldat ! Les chefs n'ont droit de te demander rien qui ne soit réglementaire. Ce sont des chefs, non des despotes. Et toi, tu es soldat, non serviteur. Sois digne vis-à-vis de tous. — Obéis, obéis de bon cœur, sans murmures, sans regrets. N'es-tu pas venu au régiment pour faire ton devoir, tout ton devoir ? Eh bien, fais-le, fais-le tout entier, à chaque instant. Respecte tes supérieurs ; ne les juge pas. Tu n'es pas à bonne place pour les juger, d'ailleurs, crois-moi. — Aime-les aussi, même ceux qui sont rudes, exigeants. Je crois te l'avoir dit déjà, ce sont ceux-là avec lesquels tu préféreras faire campagne. Tous, d'ailleurs, ont bon cœur ; mais vraiment ils ne peuvent trop te montrer qu'ils t'aiment ; car toi, petit soldat, tu prendrais pied sur eux si tu les voyais trop bons, et tu deviendrais paresseux, indiscipliné.

Si tu savais combien de chefs souffrent au fond de ne pouvoir faire voir à leurs soldats combien ils les aiment ! La discipline rigide les maintient à leur place ; maintiens-toi à la tienne, petit soldat, quel que soit le chef avec lequel tu es en contact, caporal ou général.

Il faut des chefs. Il en faut dans la famille, il en faut même dans les jeux. Lorsque tu jouais, étant petit, ou même grand, n'y avait-il pas un chef ? — Que serait une armée sans chef ? Un chaos épouvantable, une masse d'hommes à la merci de l'ennemi.

Et jamais, surtout, ne t'abaisse à offrir quoi que ce soit à un supérieur pour te faire bien venir. Si quelques gradés subalternes sont corruptibles sur ce point, souviens-toi que tu ne dois pas être leur corrupteur.

Rappelle-toi que c'est le bon soldat qui fait le bon chef. Un chef est toujours bon quand il a de bons soldats. Ce qui aigrit le chef, c'est le mauvais soldat.

Enfin, ne demande pas de faveurs. Reçois tout ce qu'on t'octroie ; mais ne sollicite pas, ne mendie pas de faveurs auprès de tes chefs. N'importe personne par des lettres de recommandation. Si tu savais quelle calamité pour tes chefs que ces recommandations ! Recommande-toi par ta manière d'être, ta fierté, ton exactitude, ta bienséance, ton travail, ta conduite, voilà la vraie recommandation, la seule. Les autres, si elles ont, comme suite, des préférences, sont des injustices ; et si elles n'ont pas de suite, elles sont inutiles. Brille par toi-même, voilà ce qu'il



faut. Briller par les autres n'est pas d'un homme. Sache-le bien, les chefs abhorrent les recommandations !

Quand tu auras besoin de quelque chose, d'une permission, d'un vêtement, ou lorsque tu seras dans le cas de faire une réclamation, adresse-toi bien franchement, toi-même, au chef à qui le Règlement te donne droit de t'adresser. C'est toujours ton droit. Ne va donc pas te mettre sous la coupe des autres pour agir, agis de toi-même, sois homme en tout.

J'étais, moi, plus sévère pour ceux qu'on me recommandait que pour les autres : en effet, si on me les recommandait, c'était à coup sûr pour les rendre meilleurs, donc pour les punir davantage lorsqu'ils manquaient !....

Je t'ai dit qu'il fallait absolument des chefs. Il en est de même dans l'Eglise, il y faut des chefs ; chacun a ses fonctions. Respecte-les tous, ami, ces chefs ecclésiastiques. Du Pape au simple prêtre, tous représentent Dieu auprès de toi, parlent au nom de Dieu. Vois le prêtre à l'autel, il consacre ; dans la consécration, il est élevé si haut qu'il tient la place du Christ lui-même. Vois le prêtre au tribunal de la pénitence, quels pouvoirs immenses !

Au régiment, obéis à tous les gradés ; que tu les estimes ou non, obéis pareillement. Ce n'est pas à l'homme lui-même, homme qui peut être indigne, que tu obéis ; c'est au gradé. Quel que soit l'homme comme homme, peu importe ; tu lui dois le respect et l'obéissance comme à tout chef, et à ce point que, si, sur un champ de ba-

taille ton caporal te plaçait à un endroit dangereux où il te dirait de rester quand même, tu devrais te faire tuer plutôt que de quitter cet endroit. Que ton caporal soit le meilleur des hommes ou que tu le juges un chenapan, qu'il soit ton ami, ton frère, ou que tu le supposes ton ennemi personnel, il est le chef, pour toi, à ce moment ; et il te parle comme chef, non comme étant « un tel » ; il faut donc obéir jusqu'au bout. Toutefois nul n'a le droit de te commander une chose mauvaise, une chose que tu sais un péché ; mais, pour tout ce qui n'est pas contre ta conscience, obéis. Que peut te faire, en effet, qu'un chef te fasse exécuter une chose dans un sens, un autre, dans un autre sens ? Fais comme l'on te dit dans le moment. Si l'un veut que tu peignes une porte en rouge, mets-la en rouge ; si un autre, après, la veut en blanc, couvre le rouge de blanc ; si un suivant t'ordonne de la mettre en bleu, peins-la en bleu ; fais-la de même en vert, en violet, en jaune, en noir, si l'ordre en est donné, que t'importe ? Fais tout cela gaiement, sans remugler, sans juger les raisons que chacun a de vouloir une couleur différente ; tu n'es pas placé pour juger, mais pour obéir.

Obéis donc, petit soldat, obéis avec gaité.

## XXVII. — Tes devoirs lorsque tu seras chef.

**S**i tu es assez capable pour obtenir un grade, il est dans l'ordre de chercher à l'obtenir. La Patrie a besoin de toutes les forces et de toutes les intelligences, elle a besoin d'hommes



pour conduire ses hommes. Sois donc élève-caporal ou élève-brigadier. Travaille. C'est le travail qui donne les galons, qui doit te les donner. C'est dur, parfois, l'étude des règlements ; la mémoire est rebelle et les termes semblent barbares ! Ce n'est rien, petit ; ne te décourage jamais dans les études nécessaires pour passer au grade supérieur. Il faut gagner les galons !

Gradé, tu auras des devoirs. D'abord, celui d'être toi-même un bon chef. Par bon chef, j'entends celui qui sait conduire ses hommes au combat, et qui est attentif aux détails de la vie militaire. Un caporal commande à seize hommes, un sergent commande à trente-deux. Comprends-tu cela ? trente-deux hommes ! trente-deux vies qui peuvent être mises en danger de mort par le manque de savoir d'un sergent ou d'un simple caporal ! car, lorsque le sergent meurt, c'est le caporal le plus ancien qui commande à sa place. De même, lorsque le chef supérieur est tombé, c'est le sergent qui commande et conduit les soixante-cinq hommes en remplacement de ce chef. Comptes-tu bien, soixante-cinq vies confiées à un petit sergent, et tous ces hommes à conduire sous le canon et la mitraille ! Penses-y donc et travaille, travaille, pour acquérir la science de ton grade.

Aime tes soldats ; sois bon pour eux. Aimer, être bon, ne veut pas dire être faible. Le père qui aime véritablement ses enfants les forme, les dresse, les reprend. S'il est bon pour eux, il les veut bons, donc il les conduit, les guide, les punit au besoin pour leur faire éviter tout ce

qui est contraire à la vertu. Fais de même. Conduis et forme, d'une main ferme, tes soldats ; car ce ne sont plus des enfants, mais des jeunes gens, et tu dois en faire des hommes. Punis au besoin les fautes, mais agis sans boutade, sans parti pris, sans cris et sans colère. Que veux-tu ! nous autres, *hommes, nous avons besoin de récompenses et de punitions ; de récompenses, si ce que nous faisons est bien, et cela pour nous faire mieux remarquer le bien et nous exciter à le faire ; de punitions, afin que leur crainte nous fasse éviter le mal, ce mal fascinateur, et que le souvenir de la punition nous empêche de le faire encore, si nous y sommes tombés. C'est l'ordre établi partout, par Dieu d'ailleurs, et Dieu a établi cet ordre en raison même de la nature qu'il nous a donnée. Sois donc bon gradé, ferme et juste. Crois-moi, les soldats aiment mieux avoir un homme à poigne pour chef qu'un ramolli. — Fais le bien parmi eux ; sois le même pour tous ; regarde du même œil le fils du ministre d'Etat et le fils du berger ; ces deux jeunes gens sont soldats et accomplissent le même devoir. Accomplis le tien en les dressant l'un et l'autre, en faisant des soldats actifs, instruits. Empêche les quelques rares mauvais soldats que tu trouves de débaucher les bons. — N'insulte jamais un inférieur ; ne lui dis pas de gros mots, tu n'en as pas le droit. Surtout, ne jure jamais. Le gradé qui a recours aux jurements, aux cris, ou aux gros mots, pour donner un ordre ou parvenir à le faire exécuter, montre qu'il n'a pas de vigueur, ni d'autorité. C'est un faible qui cher-*



che la force dans le bruit : la véritable force est dans la volonté, elle se traduit par la fermeté de parole et d'action, non par des jurements ou des cris.

D'autorité, fais cesser le mal, les actes mauvais et les paroles mauvaises, indisciplinées ou irréligieuses, qu'on prononcerait dans ta petite famille de soldats. Maintiens les bons soldats dans le devoir par tes conseils et tes actes : *sois un modèle en tout* ; tes soldats seront, bientôt, ce que tu voudras qu'ils soient, si tu agis ainsi. — Maintiens la liberté religieuse, elle est acquise, et elle est absolument due, au Régiment surtout. Etudie les caractères, prends les hommes comme ils sont, efforce-toi de les conduire à mieux, chacun par un moyen différent suivant son éducation et son moral, mais avec persévérance. Guide tes soldats, dans la même bonne voie ; ne t'attends pas cependant à en faire des perfections. Mais fais-les avancer dans la voie du bien. Tel est le bon chef, le chef qui aime ses soldats.

## XXVIII. — Grades. Examen d'arrivée.

Une loi nouvelle permet d'obtenir les galons de caporal à 4 mois de service, les galons de sergent 5 mois après, et d'être nommé sous-lieutenant de réserve à 18 mois de service.

Il est inutile de te parler ici des grades de sergent et de sous-lieutenant, tu auras le temps de t'y préparer à la caserne. Mais tu dois savoir ce qu'il faut pour être nommé caporal à 4 mois de service au lieu de 6.

Il faut d'abord obtenir le *brevet d'aptitude au grade de caporal à 4 mois de service*. Or, l'examen pour ce brevet a lieu dans les 10 premiers jours d'arrivée à la caserne ; il comporte, pour l'infanterie :

1° *Deux marches* de 24 kilomètres chacune, sans sac, à 24 heures d'intervalle. — Demande à faire ces 2 marches avec tes chaus-

sures. Quelques petites marches faites peu avant le service te prépareront facilement.

2° *Trois tirs* de 6 balles (avec 2 balles d'essai) faits avec le fusil Lebel, à 250 mètres. Un tir debout, un à genou, un couché. S'il y a un stand de tir chez toi, prépare-toi. Sinon, apprends bien les trois positions du tireur avec n'importe quel fusil, fais-toi expliquer la manière de pointer. Si tu n'as pas de fusil, apprends les positions sans fusil, prends-les bien, mouvement de joue compris. C'est aux positions du tireur que l'on regarde surtout.

3° *Gymnastique*. Mouvements des bras, des jambes, du tronc — Courses et sauts — Grimper et se rétablir — Coups de poing, coups de pieds et leurs parades. Le tout suivant le manuel militaire.

— Un saut de 3m50 avec élan ; une course d'entraînement de 2 km. en 10 minutes ; une course de 60 m. en 11 secondes.

4° *Aptitudes spéciales*. C'est, pour l'infanterie et l'artillerie à pied, la lecture de la carte au 80.000<sup>e</sup>.

La reproduction ci-après te facilitera cet examen. Tout le secret de la lecture de la carte d'Etat-major est d'ailleurs en ceci :

1° Se supposer en ballon, à 1.000 mètres en l'air, et le soleil juste au-dessus de soi. — Si l'on regarde la terre, on voit les lignes, les routes, les maisons, les bois, les rivières, comme le dessin de la carte. Tu le vois, c'est simple.

2° Comme le soleil est au-dessus, tout ce qu'on voit bien éclairé est donc plat. Au contraire, ce qui est en pente est ombré. Il s'ensuit que les parties sans ombre sur la carte sont plates sur le terrain.

3° Dans la carte au 80.000<sup>e</sup>, on a ombré les pentes au moyen de petits traits qu'on nomme *hachures*. Plus la pente est forte, plus les hachures sont courtes, serrées, et grosses. Plus la pente est douce, plus les hachures sont larges, fines, longues. Les hachures sont espacées du quart de leur longueur. Les parties sans hachures sont plates, ou presque plates. Les hachures suivent toujours le chemin que suivrait une goutte d'eau tombant sur une pente. Bien regarder les côtes (c'est-à-dire les chiffres) et les rivières (toujours dans les fonds) pour reconnaître si une partie du terrain monte ou si elle descend.

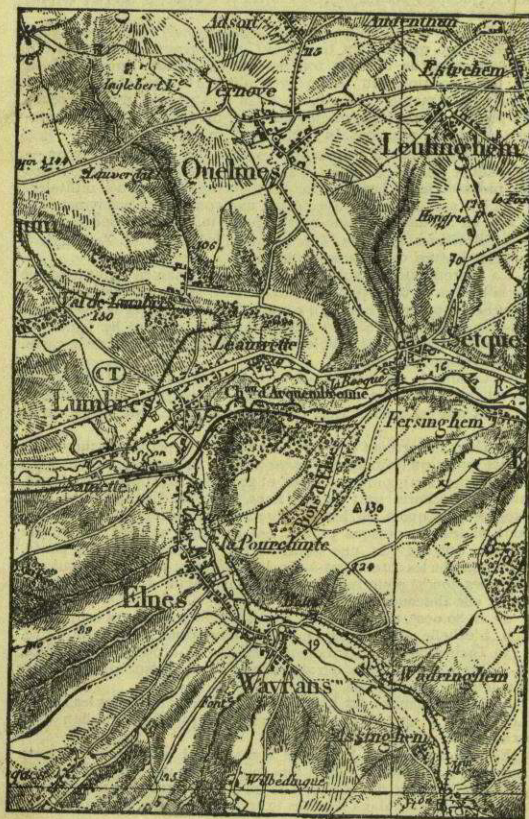
4° au 80.000<sup>e</sup>, un millimètre représente 80 mètres, un centimètre 800. L'échelle sert à mesurer les distances d'un point à un autre.

5° Tâcher de se procurer une carte de l'endroit où l'on habite, et la lire souvent sur le terrain même, en se promenant. C'est le meilleur moyen d'étude.

— Le programme est à peu près le même pour toutes les armes. Les armes à cheval ont un examen d'équitation au lieu d'un examen de marche.

Engagé ou appelé, demande à passer cet examen dès que tu arriveras à la caserne. On te fera faire là-bas une demande écrite. Profite à l'arrivée des quelques jours que tu auras devant toi pour te fortifier encore dans tous ces exercices et même pour apprendre ce que tu ne sais pas.





## Signes de la carte au 80.000<sup>e</sup>



Ville Fortifiée    Ville Ouverte    Village    Bois  
 Chemin d'état + - + - +, de département - - - - -  
 de communes .....  
 Route Nationale .....  
 Route Départementale .....  
 Ch.<sup>re</sup> carrossable en tout temps .....  
 régulièrement entretenu .....  
 Ch.<sup>re</sup> non car.<sup>re</sup> en tout temps .....  
 irrégulièrement entretenu .....  
 Chemin d'exploitation  
 et chemin muletier .....  
 Sentier pour piétons .....  
 Laie forestière .....

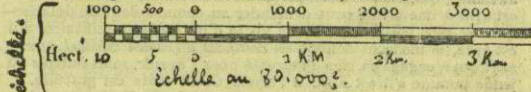
Eglise ..... 0    Moulins à vent ..... 0  
 Chapelle ou Hermitage ..... 1    Moulins à eau ..... 1  
 Calvaire ..... 2    Point Trigonometrique Δ 120  
 Croix ..... 1    Clocher ayant servi de  
 Puits ou Fontaine ..... 0    point trigonometrique  
 Usine ..... 5    Cote de nivellement ..... 720

### Chemins de fer



Haies ..... , arbres .....

Limite d'arrondissement ..... de canton .....





Si tu as fait partie d'une société de gymnastique, sportive, militaire, ou de tir, dis-le. Si tu y as obtenu des prix en tir, natation, gymnastique, etc. présente-les.

A l'examen, n'aie pas crainte de te faire valoir. Dis tout ce que tu sais faire. N'aie peur de rien. — Si tu sais commander des mouvements militaires, dis-le et *demande à commander*. Cela fera bonne impression sur les examinateurs. — Et puis, présente-toi bien, en bonne attitude, et manœuvre bien.

Les engagés volontaires de 3 ans, qui veulent être libérés à 2 ans, le peuvent : 1<sup>o</sup> si, au moment de leur engagement, qui se fait, pour eux, du 1<sup>er</sup> au 10 octobre, ils sont déjà possesseurs du Brevet d'aptitude ; — 2<sup>o</sup> si, pendant leur service, ils ont obtenu le certificat d'aptitude aux fonctions de chefs de section ; — 3<sup>o</sup> s'ils ont pris l'engagement de revenir tous les 3 ans faire 28 jours dans la réserve et 13 dans la territoriale. C'est une sorte d'engagement spécial. — Les autres engagés volontaires de 3, 4 ou 5 ans passent l'examen du brevet à l'arrivée sur leur demande.

Bien entendu, obtenir le brevet d'aptitude ne veut pas dire qu'on sera forcément nommé caporal au bout de 4 mois. On est nommé alors s'il y a des vacances, si l'on est digne, et si l'on a travaillé. Si donc tu ne peux passer cet examen à ton arrivée, ne te décourage pas, travaille pour être chef comme tout bon chrétien qui en est apte doit le faire. — Bon courage, donc !

Par une nouvelle circulaire du 30 juillet 1907, le ministre de la guerre a décidé que les jeunes gens qui en feront la demande pourront concourir, *avant leur incorporation*, pour l'obtention du brevet spécial d'aptitude militaire (aptitude au grade de caporal à 4 mois). Les candidats doivent adresser leur demande avant le 1<sup>er</sup> juin, au commandant du bureau de recrutement dont ils dépendent. Les examens ont lieu du 1<sup>er</sup> au 31 juillet.

Les intéressés sont convoqués 8 jours à l'avance. — Les jeunes gens qui ont obtenu le brevet font connaître le Régiment dans lequel ils désirent servir, pourvu qu'ils remplissent les conditions d'aptitude physique pour cette arme. (1) Il s'ensuit qu'en passant cet examen avant l'arrivée au Régiment, on a chance de choisir un peu son Régiment.

Que ceux qui n'ont pas passé cet examen avant l'arrivée, le passent à l'arrivée au Régiment, et achèvent de se préparer pendant leurs premiers jours de service.

(1) Par circulaire du 10 mai 1908, tout jeune homme de 17 ans au moins, qui, en vue de sa préparation militaire, désire savoir s'il est apte à une arme, peut demander au commandant du détachement le plus voisin à passer la visite d'un médecin militaire. S'il est apte, le médecin délivre un *certificat d'examen médical provisoire* qui n'engage en rien l'autorité pour l'avenir, mais indique au jeune homme s'il est apte à l'arme. Cette visite est gratuite.

## XXIX. — Devoirs envers les camarades.

**L**es soldats sont bons enfants. Tous ont des qualités. Sache reconnaître les qualités de chacun, petit soldat ; pour cela, observe.

Aime tes camarades, tous ! Sois gentil avec eux, même avec ceux vers lesquels tu ne te sens pas porté, même avec ceux dont tu réprouves la conduite ou qui t'ont fait de la peine.

Sois poli envers chacun, bienveillant. Rends service à n'importe qui toutes les fois que tu le peux. Ne prête jamais d'argent, si tu veux rester bon camarade ; n'en demande pas à prêter non plus. Sois respectueux envers les anciens ; car l'ancien, c'est comme ton grand frère dans la famille militaire.

Que de petites choses peuvent se faire entre camarades qui te feront l'ami de tous ! Sois enjoué. Travaille. Donne un coup de main à qui est en retard. Dis une bonne parole à celui qui est triste. Fais les lettres de celui qui ne sait pas écrire ; et même, apprends-lui à lire. — Gentiment, offre quelque chose, dans un moment de besoin ou de fatigue, une marche militaire par exemple, à celui que tu sais ne recevoir jamais d'argent ; passe-lui un morceau de chocolat, ou un verre de vin ; en le faisant, sois simple, conserve l'air bon enfant, dis une parole joyeuse, distrayante, montre-toi son obligé. Crois-moi, tu auras ainsi gagné un cœur.

Si tu as quelque chose contre quelqu'un, profite d'un moment où il est seul, va le trouver, et parle-lui bien simplement en lui disant la peine



qu'il te fait. Tu verras ! Pris seul, chaque homme est bon, il comprend. Pris devant les autres, l'orgueil s'en mêle, la fatuité aussi, et alors il n'entend plus.

Tout en conservant bien à toi ce qui t'appartient, ne sois pas égoïste. Fais aussi toutes les concessions possibles dans les conversations sur des choses indifférentes. Sous le rapport moral et religieux seul, tu ne dois faire aucune concession.

Dans la chambrée, ris de tout ce dont on peut rire. Toi-même apporte la grande part à la gaîté de tous. Souvent, par quelques bons mots, un récit drolatique, tu pourras détourner les conversations indécentes, les faire cesser ; dis ce bon mot, cette anecdote. Sois le boute-en-train de ton groupe.

Si l'un ou l'autre vient s'ouvrir à toi, te raconter ses peines, ouvre-lui ton cœur tout grand. Console-le par de bonnes paroles, montre-lui le beau côté de ce qu'il voit si en noir, parle-lui de sa famille, de son pays, de ses habitudes d'enfant. Tu verras que de bien tu pourras faire autour de toi, petit soldat, petit soldat chrétien !

Et s'il y a des désaccords entre les uns et les autres, tout doucement, cherche à ramener la paix dans les cœurs, en parlant séparément aux uns et aux autres.

Sois fidèle à tes amis. Et si tu vois l'un d'eux prendre un mauvais chemin, être sur le point de commettre une faute, avertis-le, tâche de le détourner, de le ramener même, te gardant bien

cependant de te laisser entraîner toi-même en voulant sauver les autres. Lorsqu'un homme tombe à l'eau, on lui porte secours du bord de la rive en lui tendant la main ou une perche ; quand il est trop loin, on se jette à l'eau pour le secourir, si l'on sait nager ; mais les mouvements désordonnés de celui qui se noie sont dangereux pour le sauveteur, s'il ne prend pas garde. Donc, sois prudent ! Et si tu vois ce malheureux, qui se noie au moral et que tu voudrais sauver, s'entêter à périr quand même, et chercher à t'entraîner avec lui, écarte-toi vite, cesse tes efforts, et laisse-le se noyer tout seul.

Petit soldat, sois bon avec tous, bon camarade, autant que tu le peux. N'aie de désobéissance pour personne, ne fais de peine à aucun ; qui sait si, demain, celui-là auquel tu as fait de la peine aujourd'hui ne sera pas, avec toi, fauché par une même volée de mitraille ! Tous, d'ailleurs, sont tes frères, et, comme toi, enfants de Dieu et de l'Eglise, soldats de Jésus-Christ.

Rappelle-toi cette consigne du Christ : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

### XXX. — L'apostolat.

**J**EUNE soldat, tu le sais, tout chrétien est apôtre. La neutralité n'existe pas en religion. Jésus-Christ lui-même a dit dans l'Evangile : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Il n'y a donc pas de milieu. On ne peut servir deux maîtres. Il faut être pour le Christ ; car, si



l'on n'est pas *pour* lui, on est *contre* lui. Sois donc chrétien, c'est-à-dire apôtre.

Tu fais parti de l'église *militante* ; tu es donc militant depuis le berceau. Bien plus, tu es soldat de Jésus-Christ. Or, un soldat n'est pas soldat pour rien.

Agis avec prudence, mais agis. La prudence n'exclut pas l'action.

Si, d'ailleurs, tu veux te conserver chrétien au régiment, sois apôtre : c'est le vrai moyen. Un chrétien égoïste, qui n'aurait comme objectif que de conserver sa foi, est un pauvre chrétien ; il n'a pas l'esprit de l'Evangile.

Je ne puis te dire en détail comment il te faut faire, il y a tant de modes d'apostolat ! Avant tout, donne le bon exemple ; mais ajoute à cela quelque chose de plus précis. Pourtant, ne t'érige pas en redresseur de torts ; ne fais pas de bruit. Si tu faisais du bien chez toi avant de venir au Régiment, fais de même. Perfectionne-toi dans le bien ; agis peu à peu ; sois bon ; fais-toi aimer et avec toi la Religion ; montre-toi ferme et décidé. Voilà la première condition pour faire facilement l'œuvre de Dieu.

Agis quand l'occasion se présente ; ne la laisse pas perdre, elle ne reviendrait plus. C'est une bonne parole, un conseil, une simple remarque, une invitation au bien. Prends l'habitude de n'approcher d'aucun homme sans vouloir lui faire du bien, sans te demander comment tu pourrais faire ce bien, sans tâcher de lui en faire. — Le tout, simplement, sans air de recherche. Et surtout, prie pour les camarades

qui t'entourent. Chaque prière est comme une goutte d'élixir que Dieu enferme dans un vase destiné à l'âme pour qui tu pries ; quand la provision sera assez forte pour toucher cette âme, Dieu la lui présentera sous forme d'une grande grâce. Mais continue, prie avec foi, Dieu peut



tarder à t'exaucer, mais il t'exaucera. Rien n'est perdu de tes prières, de tes actions, de tes efforts faits pour une âme ; Dieu se souvient de tout et agira au meilleur moment. — Aie foi dans ton apostolat ; le mot que tu diras aujourd'hui ne vibrera peut-être que longtemps après dans l'âme de celui à qui tu l'as dit ; et peut-



être que celui-là ne se souviendra pas de qui il tient ce mot, ni comment il lui est revenu.

Et, vois-tu, de même qu'une bonne parole opère un jour ou l'autre, de même une mauvaise parole entendue se remémore et devient parfois la cause de la perte d'une âme, si cette âme n'y prend pas garde et ne s'en défend pas. Ne dis jamais de mauvaises paroles, et dis-en de bonnes ; aie à cœur le bien de ceux qui t'entourent en chacun de tes actes et en chacune de tes prières ; la semence sera ainsi jetée, et Dieu la fera produire *au moment le plus propice*.

Il y a quelques années à peine, un prêtre faisait prier les soldats pour les camarades qu'ils voulaient ramener au bon Dieu. Ils disaient le chapelet avec persévérance, jour *et nuit*. Des faits vraiment merveilleux se sont produits bien souvent, et presque le lendemain de ces grandes prières. On ne pouvait plus compter les conversions, les premières communions, et même les baptêmes de soldats !....

Sois donc apôtre ! et plus tard, après avoir quitté le Régiment, songe que tu restes soldat du Christ, que tu fais toujours partie de l'Eglise militante, que tu as du bien à faire autour de toi. Continue à le faire sous toutes les formes.

Il n'y a pas de milieu ; ou tu seras *Soldat de Jésus-Christ*, ou tu seras *Soldat de Satan*. — Vois combien, toujours, les soldats du diable sont ardents à lutter pour leur maître.

Toi, lutte pour Dieu.

### XXXI. — Devoirs envers toi-même.

**T**u as un corps et une âme ; commençons par le corps.

Ton devoir est de soigner ton corps et d'écarter de lui les maladies, de l'endurcir à la fatigue, de le rendre résistant. Déjà j'ai insisté sur ce devoir, ainsi que sur les soins de propreté. Ne laisse souiller ton corps par aucun contact impur.

Songe aussi à l'importance qu'il y a de tenir tes vêtements propres et nets, ceux de dessous comme ceux de dessus. Soigne tes habits, ton équipement.

Aux manœuvres et en campagne, le lit étant presque inconnu, il faut encore plus de précautions pour conserver la santé.

Une arme t'est donnée, fusil ou sabre. Entretiens-la bien, sache t'en servir. Peut-être auras-tu une monture, seras-tu cavalier. Alors aime et soigne ton cheval.

En quelque situation que tu sois, prends le soin convenable de ta personne ; ne néglige aucune précaution, quand il s'agit d'éviter les maladies.

Mais en outre, tu as une âme ; prends les mêmes soins de ton âme que de ton corps. Préserve-la des souillures, des maladies. Entretiens-la saine et pure.

Toutefois, sache bien que la volonté seule pèche. Quand bien même tu serais tenté jour et nuit, dès lors que tu ne consens pas, que tu ne veux pas le mal, tu ne pêches pas. Combien de



jeunes gens se sont avoués vaincus par le démon sans l'avoir jamais été, mais parce qu'il supposaient avoir succombé ! On n'est vaincu que lorsqu'on consent à être vaincu, retiens-le bien. Ne rends donc jamais tes armes, tes armes de chrétien surtout !

La tristesse viendra à certains jours ; chasse-la par des pensées gaies, par la confiance en Dieu. — Des obsessions diaboliques tourmenteront ton imagination, tes sens, d'autant plus que de mauvaises paroles, entendues sans le vouloir, te feront sans cesse revenir sur cette matière de l'impureté. Reste calme, combats, prie la sainte Vierge, ne consens jamais ; chasse par tous les moyens le démon ; agis, fais le bien autour de toi, occupe-toi, tâche de te distraire. S'il te vient à l'esprit que tu as consenti au mal et qu'il t'est impossible de résister, sache que c'est là une ruse du diable pour te décourager.

Enfin, s'il t'arrive réellement de faire une chute, relève-toi avec vigueur et remets-toi à lutter comme précédemment.

Soigne ton âme, encore une fois !... Eloigne le poison de ton intelligence, le poison que répandent les mauvais romans, les chansons lascives ou ridiculisant la Religion, les livres contre la foi, les immondes productions du jour, les mauvais journaux. Lis de bons livres, mais ne souille pas ton âme en lisant les livres honteux que des malfaiteurs littéraires, de misérables débauchés, produisent pour corrompre les autres... et s'enrichir à leur dépens.

Aie surtout une grande dévotion à la sainte Vierge. Marie est ta mère, elle te protégera. Elle aime les soldats, tu le sais, notre Mère du ciel !

### XXXII. — Attaques contre la Religion.

PETIT soldat, sache-le, tu entendras de tous côtés des objections contre la foi, contre la Religion et tout ce qui y touche. (1) Ne crains pas les objections, les petits racontars, contre la Religion. En les regardant de près, tu verras vite que c'est de la blague, de la mauvaise foi ou de l'ignorance. Ne discute pas, si tu ne te sens pas assez fort, mais conserve ta foi. Tu es dans la vérité, restes-y. — J'ai entendu des objections de toutes les couleurs depuis que je suis au monde, aucune ne tient devant un examen fait de bonne foi. — Lorsque le doute vient, chasse-le ; s'il persiste, expose-le à un prêtre ou à un homme qui a de la science et de la religion ; tu verras comme c'était peu de chose !

Quant aux objections faites par les camarades, ou, pour mieux dire, aux sottises qu'ils débitent, va à la source, à l'origine de l'attaque, et réponds d'un mot. *Discute* si tu es en mesure de le faire, ne *dispute* jamais. Et si tu ne sais ce qu'on peut répondre, garde le silence, mais sache que l'on peut réfuter toutes ces attaques,

(1) A ce propos, nous recommandons un petit livre intitulé *Répliques du bon sens* ; c'est un arsenal où chacun trouvera des armes bien fourbies contre les ennemis de la religion. Ce livre fera grand bien à tout jeune homme ; c'est le meilleur cadeau qu'on puisse lui faire. (Librairie 1, rue des sept-Agaches, à Lille, Nord) 30 centimes franco ; remises par quantités.



que la vérité est dans l'Eglise, dans le *Credo*.

Souvent, pour détruire une objection, il n'y a qu'à la retourner, comme souvent, pour en annihiler l'effet, il n'y a qu'à la pousser plus loin, la faire arriver au ridicule. Tu veux un exemple ? — En voici un. On dira devant toi : « Les prêtres, les religieux, font le mal en cachette ; » sais-tu ce qu'on peut répondre ? C'est un moyen qui m'a réussi. Le voici : « Mais oui, mais oui ! Ainsi, hier soir, en cachette, un curé a tué trois hommes et quatre femmes, et a fait rôti un petit enfant ! Mais oui, mais oui ; ainsi, avant-hier soir, un autre a mis le feu à l'hôtel de ville, ... etc., etc. », en abondant dans le sens du détracteur. Tu auras vite mis les rieurs de ton côté, en agissant ainsi, surtout si, pendant quelques jours, chaque fois que tu rencontres l'individu, d'un ton rieur tu reprends la même scie : « Mais oui, mais oui ; ainsi hier soir, en cachette, etc. »

Mais voici quelque chose de plus sérieux : ce sont quelques réponses courtes. Fais-en de semblables, d'un ton enjoué ; on te laissera bientôt tranquille, et l'on ne répétera plus de vieilles rengaines semblables devant toi.

1<sup>e</sup> — *La Religion a fait son temps.* — Connu ! Il y a dix-neuf cents ans qu'on dit cela, et la Religion dure toujours et s'étend tous les jours de plus en plus. C'est une preuve qu'elle n'est pas près de finir.

2<sup>e</sup> — *L'enfer ! personne n'en est revenu.* — Aussi, gardez-vous bien d'y aller ; car vous y resteriez et n'en reviendriez pas plus que les autres.

3<sup>e</sup> — *Il y a de mauvais prêtres !* — Eh ! oui, un très petit nombre. Est-ce une raison de mépriser et d'injurier ceux, très nombreux, qui sont bons ? Il y a de mauvais pères, de mauvaises mères de famille. Allez-vous, pour cela, supprimer la famille et les pères et mères qui remplissent bien leurs devoirs ? Ce n'est pas un Judas qui peut empêcher l'Evangile d'être la vérité !

4<sup>e</sup> — *La Religion catholique est une religion d'argent.* — Mieux que cela, c'est une religion d'or, car elle procure le vrai bonheur en ce monde et dans l'autre. Pratiquez-la bien vite.

5<sup>e</sup> — *Les curés ont un bon métier.* — Si vous le trouvez si bon, pourquoi donc ne l'avez-vous pas pris ?

6<sup>e</sup> — *Je ne crois que ce que je comprends.* — Alors vous ne devez pas croire aux grandes découvertes de la science, à l'électricité, au télégraphe sans fil, aux propriétés du radium, etc., etc., car je vous défie bien de m'expliquer ce que c'est, et comment ces phénomènes merveilleux se produisent.

7<sup>e</sup> — *Quand on est mort, tout est mort.* — Oui, c'est vrai pour les animaux sans raison, mais non pour l'homme, être intelligent et raisonnable. Vous rangez-vous dans la catégorie des bêtes ?

8<sup>e</sup> — *Aujourd'hui, la science suffit.* — Si la vôtre vous suffit, c'est qu'il ne vous faut pas grand chose et que vous n'êtes exigeant ni pour la quantité, ni pour la qualité. Les plus grands savants disent, au contraire, que la science ne suffit pas.



9<sup>e</sup> — *Après tout, il faut vivre !* — Oui, il faut vivre, mais après tout, il faudra mourir et paraître devant Dieu. Etes-vous prêt ?

10<sup>e</sup> *Il faut que jeunesse se passe.* — Pas à faire des bêtises, mais à bien préparer son avenir. Est-ce ce que vous faites ?

11<sup>e</sup> — *Il faut bien faire comme les autres.* — Oui, quand ils font bien.

On peut répondre tout aussi facilement à n'importe quelle objection ; et si tu veux étudier un petit livre qui en traite, *Répliques du bon sens*, tu verras que tu seras tout aussi capable qu'un autre de clouer au mur ceux qui se permettraient d'attaquer devant toi notre sainte Religion.

Une remarque importante en fait d'objections : ce sont les ignorants et les débauchés qui crient le plus fort. Souvent, ils n'auraient qu'à ouvrir un catéchisme pour avoir une réponse bien claire à ce qu'ils critiquent. Jamais, tu peux le leur dire, ils n'ont seulement lu en entier l'Evangile ; ils épiloguent sur des lectures de journaux, et c'est tout.

Les objections contre les mœurs chrétiennes n'ont pas plus de valeur. La morale chrétienne est sublime ; et tout chrétien peut la suivre, s'il est de bonne volonté. Que n'inventes-tu pas pour s'affranchir des règles de l'Evangile ? Et cependant, lui seul conduit vraiment au bonheur sur la terre. « Pardonnez, aimez son ennemi, faites du bien à qui nous veut du mal, ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes, nous aimer les

uns les autres », n'est-ce pas tout ce qu'il y a de plus beau, de plus noble, de plus généreux ? Et le décalogue ? N'est-ce pas divin ? Suis cette morale ; défends-la, puisque tu es soldat.

Tu entendras critiquer l'Evangile, la pureté qu'il exige, les vertus qu'il prescrit. Qu'importe ! Si tous les hommes devenaient voleurs et assassins, voudrais-tu le devenir ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien, il en est de même de cette admirable morale ; si tous les hommes se livraient à la luxure, à la corruption, ce ne serait pas une raison pour les suivre. Quand tu ne verrais *que du mal* autour de toi, fais le bien quand même, et résiste au mal. Jamais, d'ailleurs, tu ne seras tenté au-dessus de tes forces.

L'essentiel, c'est de recourir à tes armes de chrétien. La luxure et l'immoralité te guettent, te tendent des pièges ; arme-toi pour n'être pas entraîné ; tes armes, les voici, je te le rappelle : la prière, la vigilance, les sacrements, la protection de la sainte Vierge. Ne crains rien avec de telles armes.

### XXXIII. — Le salut militaire ; les punitions ; les corvées.

**Q**U'IL est beau, noble et digne, le salut militaire ! Ce n'est pas le salut d'un valet à son maître, c'est le salut fier et tout loyal d'un soldat à son chef, soldat comme lui. Salue toujours très bien, petit soldat. Qu'un éclair de devoir et d'affection parte de tes yeux chaque



fois que tu salues, soit un supérieur, soit un inférieur. Salue de la même façon tes camarades.

S'il t'arrivait d'être puni, fais loyalement ta punition. Evite le plus possible de « gouter de la boîte », petite ou grosse. Pour cela, fais toujours ton devoir, tout ton devoir, et davantage même.

Chacun à son tour va aux corvées ; certains même sont en corvée tout le temps, ce sont les employés. J'ai toujours détesté les corvées, mais je les ai toujours exécutées complètement et par devoir : ne faut-il pas que tout se fasse ? J'aimais mieux l'exercice que la moindre corvée. Cependant, il faut bien que quelqu'un balaie, nettoie, épluche les pommes de terre, fasse la cuisine et le reste. Fais tout cela de bonne grâce, si on te désigne pour le faire.

#### XXXIV. — Les grandes manœuvres ; les camps.

**V**OILA ce qui t'apprendra à être débrouillard, petit soldat, et, en soulevant un des coins du voile, te montrera un peu ce que c'est que la guerre ! Vas-y gaiement. Sois économe, mais c'est le moment où qui le peut doit se mieux nourrir. Qu'importent les longs chemins, les nuits de bivouac, la grange pour chambre à coucher, lorsqu'on a vingt ans ! Prends seulement de bonnes précautions pour ne pas te refroidir si tu as chaud, et mange à ton appétit. Manger vaut mieux que boire ! Couche-toi de bonne heure, le lendemain tu seras dispos, tout prêt à recommencer gaiement la route et le combat.

Chaque année, d'habitude, on va passer une semaine ou deux dans un camp. C'est la vie au grand air sous de simples tentes. Elle a bien son charme, cette vie. C'est une excursion lointaine, tu l'aimeras, car le changement plaît au soldat, l'imprévu aussi.

#### XXXV. — Le scapulaire et la médaille.

**J'**ALLAIS oublier de te parler du scapulaire, de la médaille, de la croix. — C'est bien le lieu ici de t'en dire un mot. Certes, ces choses ne sont pas indispensables à la vie chrétienne ; mais combien elles aident le chrétien à rester chrétien, ne serait-ce que par leur présence matérielle rappelant le devoir ! J'ai toujours porté le scapulaire ; j'ai encore la petite croix d'argent que ma mère me donna pour aller au Régiment. A ceux qui voudraient se moquer de toi en te voyant ces objets de piété, — non nécessaires encore une fois, mais utiles, et que tu dois te faire un devoir de conserver sur toi, — à ceux, dis-je, qui voudraient se moquer de toi à ce sujet, réponds que ce sont des souvenirs de ta mère et qu'ils en valent bien d'autres....

A ce propos, le Saint-Père vient, en 1908, d'accorder une grande faveur à tous les Soldats Français qui se trouvent à l'hôpital, ou en temps de guerre à combattre. Celle de pouvoir s'imposer eux-mêmes le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, pourvu que le scapulaire ait été auparavant dûment béni, et que les soldats récitent quelques prières à la sainte



Vierge. Cela suffit pour qu'ils soient agrégés à la Confrérie et qu'ils participent à toutes les indulgences et *faveurs* du scapulaire.

### XXXVI. — Au revoir.

**E**t maintenant, je vais te quitter, te laisser à tes devoirs.

Je résume ma consigne, petit soldat, et te dis :

— Soldat ! Veux-tu que rien ne te pèse au Régiment ? Prends tout gaiement, sois content de tout, va avec entrain, obéis avec plaisir, travaille avec gaieté, ris de tout ce dont on peut rire, ris de la pluie, ris du beau temps, ris de la fatigue et du printemps, de la moustache de ton capitaine et de la façon dont la cuisine est faite, ris toujours, chante toujours, aime tes chefs, soldats comme toi ; sois bon camarade, fais plaisir à ceux qui t'entourent, sois poli avec tous, gentil pour tous. Soigneux de toi-même, sois propre, pimpant et brillant ; n'oublie pas les parents que tu as quittés ; pense aux devoirs que tu accomplis, à ceux que tu dois accomplir, et ne te mets pas en peine pour demain : à chaque jour suffit sa peine. Et ris, ris toujours, chante toujours aussi. Le soldat chrétien est gai, son cœur est grand, ne l'oublie pas, petit soldat !

J'ai fini ; si j'écoutais mon cœur, je te parlerais encore longtemps. Un mot cependant de tes devoirs en campagne et au combat.

En campagne, au combat, sois, *simplement*, ce que je t'ai dit d'être en temps de paix. Si tu

es bon soldat en paix, tu seras bon soldat à la guerre. Fais ton devoir *partout*. Le devoir reste le devoir, n'importe où l'on est. Et si tu as été bon chrétien au régiment, je n'ai point de crainte pour toi, tu seras, en guerre, un soldat sans peur et sans reproche, un héros même.

Avant de partir, mets ta conscience en règle, confesse-toi ; communie, si tu le peux. Et lorsque pendant la campagne tu rencontreras un prêtre, confesse-toi encore ; communie, si tu le peux aussi. Sois sans crainte ; la vie est entre les mains de Dieu, il s'agit surtout de paraître devant lui en état de grâce. Et prie, prie en campagne, prie au combat, prie si tu es blessé, prie si tu te sens mortellement frappé. Et alors, si tu ne peux voir un prêtre, fais un bon acte de contrition, dis à Dieu que tu détestes tes péchés, que tu l'aimes par-dessus tout ; aime-le vraiment alors par-dessus tout dans cet instant suprême ; offre-lui la vie que tu vas quitter, et aie confiance ; Dieu te pardonnera, puis, un jour, te recevra dans son beau ciel. Ce sera ta grande victoire, le ciel !

Au revoir, petit soldat ! là-haut !

En attendant, sois bon soldat, sois bon chrétien ici-bas, toujours, *jusqu'au bout*, c'est le devoir.





**XXXVII. — Si tu es malade à l'hôpital ou à l'Ambulance.** (*Temps de paix et temps de guerre ; active, réserve et territoriale.*)

**J**E SUIS obligé d'ajouter un mot. A 20 ans, on ne songe pas à mourir ; et cependant, que de soldats meurent, en temps de paix, soit à la suite d'un accident de service, soit, à l'hôpital, de maladie ! — Or, il faut que tu saches qu'une récente ordonnance militaire interdit aux Prêtres d'aller voir les soldats malades dans les hôpitaux, et même aux ambulances, si chaque soldat n'en fait pas la demande *lui-même* par un billet qu'il remettra à l'hôpital où il est traité. — Peut-être exigera-t-on un billet pour chaque visite.

Fais ce billet, et remets-le, bien avant que tu sois très malade, petit soldat ; car, après, tu n'aurais peut-être plus la force de l'écrire, et il faut que ce soit *toi-même* qui l'écrives. — De même, dès ton entrée à l'hôpital, tu peux demander l'office religieux ; alors le Prêtre pourra venir dire la messe à l'hôpital, ou bien l'on te conduira à l'église si ton état le permet. Mais, *demande*, c'est ton devoir. Tu as le droit de faire cette demande aussi souvent que tu le veux. On n'a pas le droit de te refuser. Si l'on te refuse, réclame, chaque fois, aux officiers de visite (capitaine ou commandant) qui passent à certains jours dans les salles.

Voici un modèle de billet, tu peux le changer :

*Je soussigné.....(noms).....  
soldat au.....(Régiment).....  
conformément aux circulaires ministérielles, désire recevoir la visite d'un Prêtre catholique et, le  
Dimanche, entendre la Messe.*

*Fait à.....le.....*

*« Signature »*

La consigne est si rigoureuse parfois, que le lieutenant Lautour, blessé mortellement par les



grévistes en 1906, n'aurait pas pu recevoir l'Extrême-Onction, si sa femme, prévenue par télégramme qu'on écartait le Prêtre, n'avait, elle-même, télégraphié qu'elle voulait qu'il pût approcher de son mari, lequel avait fait ses Pâques cinq jours auparavant. — Elle l'obtint, elle, mais les officiers, qui étaient les camarades du malheureux lieutenant, ne l'avaient pas obtenu ;



on voulait à l'hôpital de Lens, un *billet du mourant*.

En plus, il existe aux bureau des entrées de tout hôpital, un registre où le malade entrant doit faire inscrire le nom des personnes qu'il désire voir pendant qu'il est à l'hôpital. Aie soin de nommer l'aumônier, ou un autre prêtre, en le signalant simplement par son nom.

Pour le cas d'accident, tu feras bien de coller un papier au commencement de ton livret individuel, et d'y écrire qu'en cas d'accident tu désires un Prêtre. Voici un modèle :

Mes volontés en cas de maladie ou d'accident.

*Je soussigné..... (noms).....  
soldat au.....(Régiment).....  
.....à.....réclame,  
conformément aux circulaires du 15 novembre  
1905 et du 24 janvier 1906, l'assistance d'un  
prêtre de la religion catholique pour le cas où je  
serais blessé ou malade, à l'hôpital ou ailleurs,  
afin de pouvoir accomplir tous les devoirs de ma  
conscience.*

*Fait à..... le.....*

SIGNATURE :

Ecris-le aussi sur ta page d'écriture, et remets semblable billet à 2 ou 3 camarades sûrs et à un Prêtre. C'est une bonne garantie.

Et souviens-toi, petit soldat, que tu as, par le fait de ces récentes ordonnances, un devoir de plus, celui de prévenir les camarades que le

Prêtre n'a plus le droit d'aller les voir librement à l'hôpital, ni à la caserne, ni à l'ambulance sans un billet d'eux, *seraient-ils réservistes ou territoriaux, seraient-ils mourants*.

Et encore, va voir souvent les camarades malades, rappelle-leur le devoir, fais ce que tu peux, pour qu'ils meurent avec le Prêtre. — Oh ! ne crains pas, il n'en est aucun qui refuse le Prêtre pour l'heure de sa mort. Mais, qui pense mourir à vingt ans !! — Et cependant, combien j'ai vu mourir déjà de petits soldats....., et bien vite....., alors que personne ne pensait qu'ils étaient si près de leur fin !....

C'est leur procurer le Ciel que leur procurer, avec le Prêtre, les derniers Sacrements.

Procure le Ciel à tes camarades, et à toi-même, petit Soldat !

### XXXVIII. — Aux Parents des soldats Français !

**L**a loi du 9 décembre 1905 dit : La République assure la liberté de conscience.

La circulaire ministérielle du 15 novembre 1905 dit : Sont supprimés, à la date du 1<sup>er</sup> janvier, tous les emplois d'ecclésiastiques assurant, à un titre quelconque, le service du culte dans les hôpitaux militaires.

La circulaire ministérielle du 24 janvier 1906 dit : Aux termes de la circulaire du 15 novembre 1905, les ministres des cultes (c'est-à-dire les Prêtres) sont autorisés à remplir auprès des malades qui le demanderont spontanément, à



l'intérieur des hôpitaux, les fonctions de leur ministère.... Il y a lieu de comprendre dans ces fonctions la célébration des offices religieux.

La Décision ministérielle du 16 décembre 1906 dit : Le culte pourra être célébré dans les hôpitaux dans lesquels une chapelle est aménagée.

La Décision du 10 mars 1907 dit : Le corps des Aumôniers de la marine est supprimé.

Il s'ensuit que le Prêtre ne peut plus s'approcher librement des soldats malades ni même des mourants. Lorsque *l'Iéna* a sauté, dix prêtres, stationnant à la porte de l'arsenal de Toulon, se sont vus refuser absolument d'approcher des 140 marins mourants qui étaient là, pantelants, dans l'arsenal. — Rien ne put fléchir la consigne, il fallait un billet ! — Seul, un prêtre put entrer, ayant en mains un télégramme des Parents de l'un des mourants. Il ne put approcher que de celui-là seulement, on l'empêcha d'aller vers les autres qui, tout ensanglantés et broyés, expiraient à côté. — A l'hôpital militaire de Lille, malgré un télégramme du père, le Prêtre ne put pas pénétrer auprès d'un malade, le médecin-chef exigeant un billet du soldat lui-même, — etc., etc., puisque 9 sur 10 des soldats, par cette mesure écartant le Prêtre, meurent maintenant sans sacrements dans les hôpitaux militaires de France.

Il est donc bon que les parents écrivent au colonel du régiment de leurs fils, quelques jours après son départ, une lettre pour demander nettement qu'un Prêtre aille voir leur fils soldat, si une maladie ou un accident lui arrive.

Voici un modèle ; on peut le changer :

« Nous soussignés (noms et prénoms des père et mère) parents de (nom et prénoms du soldat) soldat au.....régiment..... conformément aux circulaires ministérielles des 15 novembre 1905 et 24 janvier 1906, avons l'honneur de réclamer à monsieur le Colonel du ..... régiment ..... l'assistance d'un Prêtre catholique pour notre fils ci-dessus nommé, dans le cas où il serait blessé ou malade, à l'hôpital ou ailleurs, afin qu'il puisse accomplir tous les devoirs de sa conscience. A..... le .....

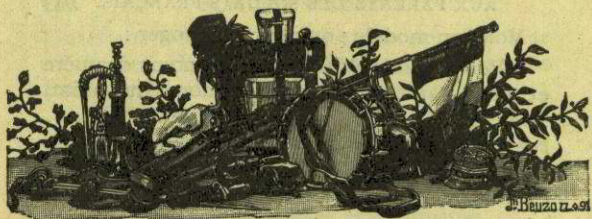
« Signatures des père et mère. »

Ceci n'a pas force de loi, mais peut aider à sauver l'âme du fils, s'il devient malade. Ne pas croire avoir tout fait lorsqu'on a écrit cette lettre, mais la renouveler si le soldat tombe malade, et profiter des visites que les parents peuvent lui faire à l'hôpital pour insister afin que le Prêtre approche du malade, et l'exiger nettement si l'administration ou le médecin le refusait.

*Nota.* Les parents pauvres des militaires blessés ou malades (père, mère, frères, sœurs, épouses, enfants), peuvent bénéficier d'une réduction de moitié lorsqu'ils vont les voir. Pour cela, ils doivent présenter à la gare un certificat ou une dépêche du médecin traitant et un certificat du maire attestant la parenté et l'insuffisance de ressources. — Pour le retour, le médecin traitant doit inscrire sur le certificat ou la dépêche : Bon pour le retour.

Sur leur demande, les parents peuvent obtenir le corps de leur fils mort au service ; le transport est fait aux frais de l'Etat.





### XXXIX. — Souvenirs.

**M**AINTENANT, jeune soldat, lis ces trois *souvenirs* ; je les place ici, parce qu'ils m'ont fait du bien pendant mon service ; qu'il en soit de même pour toi !

#### Souvenir de l'enfance.

1. Te souviens-tu, brave enfant de la France,  
Jeune soldat, gardien de son drapeau,  
Te souviens-tu qu'au jour de ton enfance  
Le Dieu d'amour visita ton berceau ?  
Te souviens-tu qu'un bon prêtre qui t'aime  
Te fit chrétien malgré Satan vaincu,  
Et que ton front reçut l'eau du baptême ? ) *bis.*  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

2. Te souviens-tu que ta pieuse mère  
Te racontait l'histoire du Sauveur ?  
Te souviens-tu de la pauvre chaumière  
Où chaque jour tu priais le Seigneur ?  
Te souviens-tu de l'image bénie  
Du bon Jésus à ton lit suspendu ?...  
Et le portrait de la Vierge Marie, ) *bis.*  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

3. Te souviens-tu de l'église de pierre  
Dont le clocher s'élançait dans les cieux ?  
Te souviens-tu de l'humble cimetière  
Où tes parents dorment silencieux ?  
Durant les jours qu'ils ont passé sur terre,  
Contre l'enfer ils ont bien combattu !...  
Tu dois comme eux t'en aller en poussière. ) *bis.*  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

4. Te souviens-tu de ce jour plein de charmes  
Où, du Sauveur adorant l'humble croix,  
Le cœur joyeux, les yeux mouillés de larmes,  
Tu reçus Dieu pour la première fois ?  
O jour céleste, ô pure et douce ivresse !  
Amour sacré, qu'êtes-vous devenu ?  
Dieu se souvient de sa sainte promesse ; ) *bis.*  
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

5. Ils te diront, les méchants, les impies,  
Qu'on ne peut être et chrétien et soldat :  
Jeune guerrier, brave leurs railleries,  
Et livre-leur un généreux combat.  
Tous les héros que la France révère  
Furent aussi des héros de vertu !  
*La France et Dieu ! c'était leur cri de guerre !* ) *bis.*  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

6. Jeune soldat, reste toujours fidèle  
À l'étendard, à la croix de Jésus,  
Afin qu'au jour de la vie éternelle  
Tu sois admis au banquet des élus !  
Qu'il sera beau ce jour où Dieu lui-même  
T'accordera le bonheur qui t'est dû !  
En te disant dans sa bonté suprême : ) *bis.*  
« Je l'ai promis » ; soldat, t'en souviens-tu ?



## Souvenir de la première Communion.

1. Te souviens-tu du beau jour de ta vie  
Où tu reçus pour la première fois  
Ce pain du ciel que l'ange nous envie,  
Ce même Dieu mort pour nous sur la croix ?  
Ton front brillait des grâces du jeune âge ;  
De beaux habits l'on t'avait revêtu.  
C'était alors grande fête au village ;  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? ) *bis.*

2. Te souviens-tu de la paix enivrante  
Que tu goûtais en ce jour fortuné ?  
Quels plaisirs purs dans ton âme innocente !  
En se donnant, Dieu t'avait tout donné.  
Tu possédais le bonheur véritable ;  
Le ciel était dans ton cœur descendu.  
Que du Seigneur le joug était aimable !  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? ) *bis.*

3. Te souviens-tu de cette bonne mère  
Qui, l'œil sur toi, partageait ton bonheur ?  
Des pleurs bien doux inondaient sa paupière,  
Lorsque Jésus descendait dans ton cœur.  
Elle priait : « O mon Dieu, disait-elle,  
Qu'il soit toujours fidèle à la vertu !  
O bonne Vierge, étends sur lui ton aile ». ) *bis.*  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

4. Te souviens-tu de la sainte promesse,  
Par toi jurée à la face du ciel,  
D'être à Jésus, de combattre sans cesse  
Sous les drapeaux de ce chef immortel ?

Sublime élan de la reconnaissance,  
Serment sacré dont l'enfer fut ému,  
Tu promettais plus de persévérance !.... ) *bis.*  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?

5. Te souviens-tu de cet ami d'enfance,  
Au saint banquet assis auprès de toi ?  
Mais lui du moins a gardé l'innocence ;  
Non, non, jamais il n'a trahi sa foi.  
Il plaint ton sort ! ah ! que de fois il prie  
Pour un ami depuis longtemps perdu !  
Par son exemple à toute heure il te crie :  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? ) *bis.*

6. Je m'en souviens ! je sens couler des larmes.  
J'ai violé mes saints engagements.  
Monde trompeur, tu me vantais tes charmes !  
Tes vains plaisirs n'engendrent que tourments.  
Ah ! je reviens au pieux sanctuaire  
Où l'âme goûte une si douce paix.  
Jésus, mon roi, Marie, ô tendre Mère, ) *bis.*  
Je suis à vous cette fois pour jamais.

## La prière du soldat.

1. Jeune soldat, parti de ta chaumière  
Pour te ranger sous un noble drapeau,  
Ah ! garde-toi d'oublier la prière  
Que l'on t'apprit au sortir du berceau.  
Enfant, c'est là qu'on trouve du courage  
Pour aborder les chances du combat !  
Qui sait prier sait affronter l'orage ;  
Un bon chrétien fut toujours bon soldat. ) *bis.*



2. Rappelle-toi les conseils de ta mère,  
Lorsqu'en pleurant elle te dit adieu ;  
En ce moment sa douleur fut amère,  
Mais tu promis d'être fidèle à Dieu.  
Ce doux espoir fut pour elle un présage  
Qui lui voila les dangers du combat.  
Qui sait prier, etc.

3. Porte toujours la médaille bénie  
Qu'en te quittant elle mit sur ton cœur ;  
Ce souvenir de la Vierge Marie  
En tous les lieux te portera bonheur.  
Plus d'un soldat, fidèle à cet usage,  
Ne fut jamais frappé dans le combat.  
Qui sait prier, etc.

4. Brave guerrier, défenseur de la France,  
Rappelle-toi que la croix du Sauveur  
Est pour tout homme un gage d'espérance,  
Et c'est de là que vient la croix d'honneur :  
Que cette croix t'accompagne au village,  
Après ton temps de service à l'Etat.  
Qui sait prier, etc.

5. Et quand de Dieu la trompette puissante  
Auprès de lui sonnera le rappel,  
Que cette croix, sur ta bouche expirante,  
Te serve encore à répondre à l'appel !  
Que sur ta tombe elle soit le présage  
Que l'Eternel a signé ton mandat.  
Qui sait prier ne craint pas le passage ; ) *bis*.  
Un bon chrétien fut toujours bon soldat. )

Je m'en voudrais de ne pas te laisser un chant  
à la bonne Vierge Marie, *chant que bien souvent*  
j'ai chanté seul ou avec des camarades ; c'est  
tout un résumé de certains moments difficiles de  
la vie à la caserne, c'est une prière simple et  
filiale. Tu en connais certainement l'air, aime-le,  
chante-le, comme je l'ai aimé et chanté.

### Ave Maria.

1. Loin de mon village,  
Seul et sans secours,  
A ton patronage,  
Vierge, j'ai recours.

2. Partout la licence  
S'offre à mes regards,  
Une foule immense  
Suit ses étendards.

3. J'entends le blasphème,  
Ce monstre odieux,  
Braver Dieu lui-même,  
Jusque dans les cieux.

4. Je vois la furie  
De l'impiété :  
Le soldat qui prie  
Est persécuté.

5. Du jour qu'il soupçonne  
Mon amour pour toi,  
L'ami m'abandonne,  
Et rit de ma foi.



6. L'enfer se déchaîne ;  
Ah ! je vais périr !  
Douce Souveraine,  
Viens me secourir.

7. Puissante Patronne,  
Oh ! tends-moi les bras !  
On te dit si bonne  
Envers les soldats !

8. Vierge toujours pure,  
Conserve à mon cœur,  
Exempt de souillure,  
Toute sa pudeur.

9. Pour Dieu, que je brave  
La mort, s'il le faut,  
Laissant à l'esclave  
La peur d'un vain mot.

*Refrain.* Ave, Ave, Ave, Maria.  
Ave, Ave, Ave, Maria.

Et maintenant, tu es muni ; au revoir, à Dieu,  
petit soldat, SOIS BON SOLDAT !

**XL. — Résumé d'une conférence  
faite à 250 Elèves-Caporaux par le Lieutenant  
Magniez (1897-1898.)**

1. VOUS ÊTES DES ÈLÈVES-CAPORAUX, c'est-à-dire, des soldats choisis pour devenir, par leur travail et leur mérite, des chefs.

2. UN CHEF, c'est un gradé qui obéit, qui commande, qui instruit :

3. QUI OBÉIT ; le chef obéit plus que le soldat, il rappelle sans cesse au Règlement, ordre permanent, l'exécute, et veille à son exécution.



4. QUI COMMANDE ; c'est-à-dire, donne des ordres sous sa responsabilité. Il faut que le chef sache commander pour se faire obéir, pour ne pas exposer inutilement la vie de ses soldats.

5. QUI INSTRUIT. Il faut qu'il sache former des soldats ; pour cela, il faut donc qu'il connaisse à fond, pratiquement et théoriquement, le métier qu'il doit enseigner aux soldats.



6. Un bon soldat doit être toujours joyeux et content : il faut rire pendant les pauses d'exercice et non chercher le dégoût dans la solitude.

7. Un élève-caporal doit se reconnaître par tout à son attitude fière, son énergie, sa soumission, son savoir. Il faut qu'il se distingue toujours des autres soldats par son entrain, sa propreté, sa correction, sa bonne volonté et sa discipline.

8. Il faut que tous les Élèves aient leur livret blanc à la page des punitions lors de la fin du peloton.

9. ÊTRE BON CAMARADE. Pour cela, commencer par bannir complètement, entre soldats, les paroles grossières, les expressions ordurières, les contes obscènes. Il faut se traiter les uns les autres avec *politesse*, avec affection ; qui sait si la même volée de mitraille ne vous enlèvera pas avec votre camarade ?

10. Rendre service aux camarades, les aider, les prévenir ; pas d'arrogance avec aucun, pas de mots mordants, quels que soient le caractère et l'intelligence de vos compagnons.

11. Se faire quelques amis parmi les camarades, les aimer, s'ouvrir à eux lorsque les moments pénibles viendront. A son tour, consoler un compagnon attristé, l'encourager, le relever.

12. Le temps du service militaire n'est long que pour le mauvais soldat, le tireur au flanc ; il semble plus court au bon soldat, mais il semble surtout beaucoup moins long à ceux qui travaillent consciencieusement pour devenir gradés.

13. Le métier militaire est un sabre, il faut

le prendre par le bon bout (par la poignée, et non par la pointe). Pour cela, faire tout ce qui est prescrit, le faire *joyeusement* (à quoi sert de pleurnicher ou de se lamenter) et, surtout, avoir une bonne conduite.

14. Fuir les estaminets louches, les maisons de tolérance, les filles publiques, véritables pestes, qui ne visent que le porte-monnaie et qui, en échange, donnent souvent des maladies que l'homme transmet à sa femme, à ses enfants, et même à ses petits-enfants.

Quelle responsabilité ! quels regrets à l'homme qui, voyant ses enfants souvent malades doit se dire : « C'est ma faute, à moi, si mes enfants ne poussent pas bien ! »

15. N'entamez jamais de discussion *religieuse*... Au Régiment, à l'armée, chacun est libre de suivre sa religion : les israélites, d'aller à la synagogue, les musulmans à la mosquée, les protestants au temple, les catholiques à l'église ; *personne* n'a le droit de vous en empêcher ni de vous y forcer ; — ceux qui se disent « rien » ont la même liberté de n'aller nulle part.

16. N'entamez jamais non plus de discussion politique. Le soldat n'a qu'une politique à suivre : être soldat, bon soldat, soldat parfaitement discipliné.

17. La liberté de chacun finit où celle des autres commence ; — la liberté des autres finit où celle de chacun commence.

— Respectez donc la liberté des autres ; mais exigez qu'on respecte la vôtre, et surtout votre liberté religieuse, votre liberté de conscience.



**XLI. — Aux 5.000 Prêtres, Diacres et séminaristes rappelés aujourd'hui 7 janvier 1907 à la caserne. (Concerne aussi tous les clercs et religieux soldats, réservistes ou non.)**

MESSIEURS,

Chassé de l'armée parce que je suis catholique, je vous salue, vous, rappelés à l'armée parce que vous êtes catholiques !

En ancien, permettez-moi de vous parler franchement !

Vous retournez sous les Drapeaux avec un caractère plus sacré encore que celui dont vous étiez revêtus lors de votre première année de service. De plus, vous êtes âgés.

Quel est votre devoir ?

Vous en avez un, impérieux, primant tous les autres, celui d'évangéliser. Ne pas le faire, « à temps et à contretemps », serait, pour vous, lâche.

C'est pour évangéliser l'armée que Dieu a permis votre appel. Faites-le *par tous les moyens possibles*.

Soyez, en tout, des modèles. Non seulement modèles de foi et de conduite, mais d'exactitude, de promptitude, d'ardeur, de brillant, de noblesse, de discipline.

Que de soldats vont vous examiner qui n'ont jamais vu un « Curé » de près ! — soyez leur lumière.

Votre devoir est de travailler pour le Christ, de le prêcher de toutes les façons.

Simplement, pliez-vous à tout, à *tout* ce que la conscience ne réprouve pas.

LETTRE AUX CLERCS RAPPELÉS.

115

Sitôt arrivés, demandez, avec la permission de votre Evêque, à être Elèves-Caporaux. — Caporaux, Sergents, vous ferez plus de bien que soldats. C'est *le bien* que vous devez chercher à faire, autour de vous.

Plus âgés, vous devenez les aînés de nos Petits Soldats. Sous tous les rapports, faites-vous respecter, rendez-vous respectables.

Les circulaires ministérielles récentes disent qu'« aucune *entreprise* ne doit être faite sur les consciences. » Profitez-en pour réclamer la liberté de conscience à laquelle vous avez droit, profitez-en pour demander, *exiger impérieusement au besoin*, que toutes les immoralités, qui se disent et chantent dans les chambrées et sur les routes, cessent. — Profitez-en pour faire cesser de même les chants antireligieux et orduriers, où le nom même du Christ est mêlé aux pires impudicités.

— Pour les faire cesser, adressez-vous à votre Capitaine ; — s'il vous envoie promener, adressez-vous plus haut, au Commandant, au Colonel, au Général, au Ministre, successivement, en passant par la voie hiérarchique ; mais faites *cesser*, c'est votre *devoir* ; c'est votre *droit* aussi, puisque ces chansons ou paroles ordurières sont défendues par des circulaires ministérielles anciennes.

N'ayez crainte, vous aurez gain de cause, si vous êtes fermes.

Et qu'importeraient des désagréments, la prison, pour arriver à ce résultat ? Mais on ne peut vous punir pour cela, c'est un droit.



Si, quand même, on continuait à vouloir salir vos oreilles, entonnez et chantez, dans les chambrées et les marches militaires, des cantiques en signe de protestation. Ne cessez que lorsque les mauvais chants cesseront. Et ils cesseront ; vous verrez.

Et maintenant, bon courage !

Soyez joyeux ! — Qui souffre pour le Christ doit être joyeux.

Si vous êtes fermes, vous reconnaîtrez bientôt que vous pouvez faire un bien énorme dans l'armée. C'est pour ce bien que vous y retournez.

Les soldats, en très grande généralité, sont bons, au fond. — Il n'y a que quelques voyous ; ce sont ceux-ci qu'il faut faire taire.

Évangélisez, puisqu'il vous a été transmis cette parole du Christ : « Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai enseigné ».

Courage, donc, et *bon* courage !

Soyez bons soldats !

Ex-Cap<sup>no</sup> Alph. Magniez.

N. B. Aux Séminaristes, je recommande le « Manuel du Séminariste-soldat » par l'abbé Belmon. (Roger et Chernoviz éd. 7 rue des Grands Augustins, Paris.)

## XLII. — Anecdote.

C'était en 1905. Un séminariste, qui n'avait pas froid aux yeux, marchait dans le rang, avec ses camarades. La marche militaire devait être longue, les chants commencèrent au départ.

Depuis un quart d'heure, déjà, le séminariste souf-

frait des chants orduriers que les soldats le forçaient d'entendre. Enfin, impatienté, il leur dit : « Vous savez, ce que vous chantez là me dégoûte. Si vous continuez, je sors du rang. »

Les autres, bien entendu, continuèrent.

Le soldat répéta la même chose après cinq minutes.

Les camarades firent les sourds.

Trois minutes après, il sortait du rang, et marchait à côté de la colonne.

Aussitôt, le sergent l'interpella : « Eh là ! vous. Qu'est-ce que vous faites là ? — Sergent, j'en ai assez d'entendre chanter des cochonneries, je sors du rang parce qu'on ne veut pas cesser. — Rentrez dans le rang de suite. — Oui, sergent, dès qu'on ne chantera plus ces saletés-là. »

Un instant après, le sergent, sentant le bon droit du soldat, avait fait taire les chants orduriers, et le séminariste rentrait à sa place.

« Tu as bien fait, » lui dirent les chanteurs eux-mêmes. — En effet, par sa fermeté, il avait revendiqué son droit de n'avoir pas les oreilles salies pas des ordures qu'aucun règlement ne peut obliger d'entendre.

Combien vite cesseraient les chants obscènes dans les chambrées et les marches si, chaque fois, un Catholique à poigne revendiquait le droit de ne pas les entendre, droit d'ailleurs conforme aux circulaires ministérielles, défendant les chants orduriers dans les casernes et sur les routes !

## XLIII. — Retraites.

1<sup>o</sup> Avant. — Les retraites de conscrits sont à recommander à tous les conscrits. Elles font un grand bien aux partants, elles les préparent. — Dans certains départements, elles sont très florissantes ; en Maine-et-Loire, il y a eu 1.200 conscrits retraitants en 1906 ; en Ile-et-Vilaine, 1.370.



2°) *Pendant*. — A Verdun, en 1908, une retraite de *soldats* eut lieu pour les Pâques. 335 soldats firent leurs Pâques dans la semaine, dont 252 *ensemble*, à la clôture, pendant la messe dite par l'Evêque à la cathédrale. L'un des soldats y fit sa Première-Communion, six autres y reçurent la Confirmation.

3°) *Après*. — En nombre de lieux, il y a aussi des retraites de retour ; 380 libérés ont suivi ces retraites de 3 jours dans le diocèse de Rennes en 1906. — Quel bon point de départ qu'une retraite pour recommencer la vie de famille !

#### XLIV. — Poignée de cartouches, utiles à l'occasion pour se défendre.

I. — Nous, catholiques, nous n'avons pas à courber le front, et à sembler paraître honteux ; car nous sommes, non dans le camp des voleurs, mais dans le camp des volés.

II. — Un million deux cent mille Français et Françaises (1.200.000) furent guillotins, fusillés, noyés ou égorgés par la Révolution, de 1789 à 1795 (chiffre historique), et l'historien Taine cite le révolutionnaire Collot affirmant que la guillotine ne pourrait s'arrêter qu'après la destruction de 12 à 15 millions de Français sur 26 millions existants. (Liberté ! Egalité ! Fraternité !)

III. — Sans excuser la Saint-Barthélemy, crime politique et non religieux, disons que les historiens protestants eux-mêmes n'ont pu trouver les noms que de 786 protestants tués de ce fait par toute la France. — Or, 10 ans après, à *lui-seul*, le baron des Adrets, un protestant, avait fait périr *six fois plus* de catholiques.

IV. — Le fameux prêtre apostat Llorente lui-même n'a pu relever, pendant les 300 ans qu'elle dura, que 27 condamnations à mort sur 3.337 personnes

qui furent jugés par l'*Inquisition* de Séville pour crimes de toute nature, y compris les condamnations pour polygamie, meurtre, etc., etc. ; — et les catholiques déplorent, avec juste raison, les rigueurs de cette Inquisition. Or, Henri VIII, roi d'Angleterre, fondateur du protestantisme anglais, a envoyé à l'échafaud 2 reines (ses femmes), 2 cardinaux, 20 évêques, 12 ducs et comtes, 38 docteurs, 164 gentilshommes, 500 prêtres et moines, et plus de 72.000 catholiques, hommes, femmes et enfants, parce qu'ils n'avaient pas voulu se faire protestants.

V. — Les catholiques de tous les temps ont été, comme aujourd'hui où l'on parle tant de liberté, des tondus et des volés. — En effet, si nous avons 18 millions de martyrs morts uniquement pour avoir voulu rester chrétiens, nous avons des milliards de catholiques qui ont souffert, et ont été insultés, à cause de la Foi. — De nos jours, on nous prend tout, *nos églises, nos biens communs, nos biens de communauté*, les biens de *nos* morts, et même notre liberté d'élever nos enfants comme nous voulons. Or, de plus, on nous insulte, et, par des pressions et des moqueries, on cherche à nous faire abandonner Dieu. —

VI. — Une circulaire du ministre de la guerre dit : « Aucune entreprise ne doit être faite sur les consciences. » Exiger son application.

VII. — Une loi dit : « La République assure la liberté de conscience. » — Exiger cette liberté.

VIII. — Nous, catholiques, nous avons des chants et des cérémonies *pour rendre gloire à Dieu*. — Mais les francs-maçons, qui disent ne croire à rien qu'à la raison, sont parfaitement ridicules avec leurs tabliers, leurs truelles, maillets, équerres, cordons, sabres, cercueils, leurs signes, leurs mots de passe, et leurs singeries. La raison n'exige pas cela ; au contraire, la raison n'en veut pas, s'ils ne croient à rien.

IX. — La F. : M. : est une association malfaisante,



politique et antireligieuse, dont le but est l'égoïsme et dont la vie est un mensonge. Les F.: M.: s'appellent *francs* parce qu'ils se cachent et *maçons* parce qu'ils ne savent que démolir.

X. — La neutralité ne peut pas exister en religion ; on est *pour* ou *contre* le Christ.

XI. — Sur 10 journaux, 7 sont F.: M.: ; deux autres ont des F.: M.: glissés dans leurs bureaux ; un seul est libre. — Ceci explique pourquoi les mensonges M.: sont si redits et pourquoi l'on croit si vite et si fort les inventions journalières faites par eux de soi-disant scandales cléricaux.

XII. — En 2 ans, les antichrétiens de France ont volé 40.000 églises avec leurs biens, fermé 18.500 écoles chrétiennes, jeté à la rue 112.000 religieux et religieuses, après avoir volé leurs biens, leurs maisons. Au nom de la liberté, ils les poursuivent, lorsqu'ils se réunissent à deux ; au nom de l'égalité, ils les empêchent de gagner leur vie à instruire les enfants ou à soigner les malades ; au nom de la fraternité, ils les insultent constamment et de toutes manières, après les avoir volés. — Et c'est surtout contre les religieux, des femmes, que leur rage s'exerce en ce moment.

XIII. — En 1793, *pour un arbre* de la Liberté arraché, 63 hommes du village de Bédouin (Vaucluse) furent guillotins, tout le village brûlé, les habitants ruinés et chassés. (Historique, Archives nationales.)

XIV. — La possession hypnotique démontre la possibilité de la possession diabolique.

XV. — Le drapeau français, réunion des vieilles couleurs françaises, est aussi la réunion des couleurs de la Vierge Marie (blanc et bleu) et du Christ (blanc et rouge).

XVI. — Ceux qui disent ne plus vouloir de Patrie, sont ceux qui n'ont pas le courage de la défendre, encore moins le courage de mourir pour elle.

XVII. — L'homme attaqué par un voleur a droit

de se défendre et de défendre son bien. De là le droit de défendre la Patrie. — L'homme dont la famille est attaquée *doit* défendre ses père et mère, sa femme, ses enfants, s'il n'est pas lâche. De là le *devoir* de défendre la Patrie.

XVIII. — La F.: M.: est oppressive des consciences. — Les F.: M.: sont des *esclaves* liés par des serments qui leur enlèvent toute liberté de penser et d'agir autrement que la F.: M.: le veut. Le tablier qu'ils portent est le signe de leur esclavage et de leur servilisme. Voilà pourquoi ils en veulent tant à nos libertés religieuses.

XIX. — Il suffit d'un mauvais livre pour souiller à jamais une imagination. — Prendre garde, donc, aux livres mauvais qui se trouvent dans les bibliothèques militaires, ou que promènent des camarades indignes.

XX. — J'ai vu des journaux F.: M.: s'acharner pendant 9 mois sur M<sup>r</sup> l'officier principal Godfrin, accusé à tort, et dont l'instruction a duré pendant tout ce temps. Toutes sortes d'ordures, de calomnies, d'accusations honteuses, ont été publiées sur cet officier. Pendant les 13 jours du conseil de guerre, mêmes accusations, même acharnement. Tout cela, parce M<sup>r</sup> Godfrin était catholique, et n'avait pas voulu retirer son fils d'un collège catholique. Or, en août 1907, le conseil de guerre, malgré les pressions et l'archarnement maçonniques, l'a déclaré non coupable sur chacune des 163 accusations. — Et ces journaux F.: M.: qui l'avaient insulté, sali, honni, à peine firent-ils mention de son acquittement. — Que leur importe ! Ce que veulent ces journaux, là comme dans les prétendus scandales cléricaux, c'est mentir, calomnier, afin de tromper l'opinion, et d'entraîner à leur suite le peuple assez bonasse pour croire leurs inventions infâmes. Méfie-toi donc des journaux à scandales, sache bien comment ils opèrent.



XXI. — L'instituteur du gouvernement n'a pas le droit de s'occuper de la Religion de ses élèves ; il est là pour apprendre à lire, écrire et compter, et il est payé pour cela. — Il est criminel et voleur quand il se moque en classe de la Religion de ses élèves ; il est infâme quand il fait pression sur eux pour les empêcher de suivre leur Religion, ou lorsqu'il cherche à salir et à troubler leur Foi. — Qu'il fasse son métier, rien que son métier ; or, il est dit dans son métier qu'il ne doit pas s'occuper de Religion, donc, qu'il ne doit rien dire contre celle de ses élèves.

XXII. — *Un malfaiteur.* L'alcool n'est pas un aliment et, quelle qu'en soit la forme, c'est un poison dangereux pour l'organisme humain.

2. Tous les apéritifs sont des poisons, surtout l'absinthe et les amers.

3. En buvant tous les jours de l'alcool, on devient alcoolique sans s'être jamais grisé.

4. L'alcoolisme est l'empoisonnement par l'alcool ; il engendre la tuberculose, la folie, la misère, le crime.

5. Les enfants d'alcooliques sont chétifs, difformes, idiots.

6. Les victimes de l'alcool coûtent 70 millions à l'assistance publique chaque année.

7. Un litre d'alcool coûte plus que 10 kil. de pain. Un seul kilogramme de pain est plus nourrissant que 1.000 litres d'alcool.

8. Le pain donne de la vigueur, tandis que l'alcool procure une excitation passagère et factice ; il énerve le travailleur, épuise ses forces, vide la bourse, disperse la famille, obscurcit l'intelligence et pervertit la conscience.

XXIII. — Les commandements de l'hygiène affichés dans toutes les écoles de Suède :

1. *L'air frais*, jour et nuit, condition nécessaire à la santé, est le meilleur préservatif contre la maladie des poumons.

2. *Le mouvement et la vie.* Faire tous les jours de l'exercice au grand air, en travaillant et en se promenant. C'est le contrepoids du travail sédentaire.

3. *Boire et manger modérément et simplement.* Celui qui, à l'alcool, préfère l'eau, le lait et les fruits, raffermi sa santé et augmente ses capacités de travail et de bonheur.



4. *Les soins intelligents de la peau.* S'endurcir contre le froid par des lavages quotidiens d'eau froide.

5. *Les vêtements* ne doivent être ni trop chauds, ni trop justes.

6. *L'habitation* doit être exposée au soleil, sèche, spacieuse, propre, claire, agréable et confortable.



7. *Une propreté rigoureuse en toutes choses* : l'air, la nourriture, l'eau, le pain, le linge, les vêtements, la maison, tout doit être propre, le *moral aussi* ; c'est le meilleur préservatif contre le choléra, le typhus et toutes les maladies contagieuses.

8. *Le travail régulier et intensif* est le meilleur préservatif contre les maladies de l'esprit et du corps ; c'est la consolation dans le malheur ; c'est le bonheur de la vie.

9. *L'homme ne trouve pas le repos et la distraction après le travail, dans les fêtes bruyantes*. Les nuits sont faites pour dormir. Les heures de loisir et les fêtes doivent être données à la famille et aux satisfactions spirituelles.

10. *La première condition d'une bonne santé est une vie fécondée par le travail, et ennoblie par de bonnes actions et des joies saines*. Le désir d'être un bon membre de sa famille, un bon travailleur dans sa sphère, un bon citoyen dans sa patrie, un excellent fils de l'Eglise, donne à la vie un prix inestimable. —

XXIV. — La discipline militaire, c'est l'usage de ses droits sans abus, et le respect, sans faiblesse, des droits des inférieurs et des supérieurs.

XXV. — Sans conscience, pas d'honneur.

Sans devoir d'obéir à la conscience, pas d'honneur.

Honneur brille, au drapeau, avant Patrie.

XXVI. — Lemmi, le chef suprême de la F. M., disait et répétait : « J'ai deux haines au cœur, Dieu et la France. » — A la manière dont elle agit, la F. M. montre qu'elle a recueilli ces mots comme une consigne.

XXVII. — Tous les moyens sont bons à la F. M. La corruption est celui qu'elle développe le plus. C'est pourquoi le chef de la Haute F. M. italienne vient d'écrire à ses F. : « Popularisons le vice dans les multitudes, qu'elles le respirent par les cinq sens, qu'elles le boivent, qu'elles s'en saturent... Faites des cœurs

» vicieux et vous n'aurez plus de catholiques !... Ne nous laissons donc jamais de corrompre... Le meilleur poignard pour frapper l'Eglise au cœur, c'est la corruption ! A l'œuvre donc jusqu'à la fin ! » — Infâme entreprise de dépravation de mœurs et de déchristianisation est donc la F. M., les preuves en sont nettes.

XXVIII. — A elle seule, la rage frénétique avec laquelle les ennemis de Dieu s'acharnent à détruire tout ce qui touche l'Eglise et attaquent l'Eglise elle-même, montre la divinité de l'Eglise catholique.

XXIX. — En 1908, on vient de découvrir, dans les catacombes de Rome, une plaque en marbre noir portant cette inscription en grec : « Ici même, le bienheureux Pierre remettait à nous, les élus, les péchés » confessés. » — Or, les caractères épigraphiques sont du premier siècle, et un savant, d'ailleurs libre-penseur, a déclaré qu'on se trouvait en face d'un monument unique, appelé à troubler profondément ceux qui répètent que la confession date d'hier ou est une invention des Prêtres.

XXX. — Non, l'Eglise catholique ne meurt pas. Une statistique minutieuse vient d'établir qu'en ces 30 dernières années, elle a augmenté de plus de 40 millions de fidèles. Sa marche en avant a surtout été grande en Allemagne, en Angleterre, dans la libre Amérique, en Afrique et en Asie.

XXXI. — « L'absinthe a tué plus de soldats en Afrique que les balles des Arabes et les fièvres. »

Maréchal Bugeaud.

XXXII. — Voltaire patriote ! — Après la bataille de Rosbach, où les Français avaient été battus par les Prussiens, Voltaire osa écrire au roi de Prusse pour le flatter : « J'ai honte d'être Français... quand j'écris à » Votre Majesté, je tremble comme nos régiments à » Rosbach... » !! Voltaire écrivait encore : « les Français » sont la chiasse du genre humain. » Et dire que les anticléricaux aiment et honorent ce... singe !



# XLV. — Le Chant des Zouaves.

- 1) Sous le soleil brûlant de l'Algérie,  
Notre étendard flotte calme et vainqueur,  
Au cri d'appel de sa mère Patrie,  
Du Nord il court affronter la rigueur,  
Viens déployer au vent de la Crimée,  
Tes plis sacrés ô noble drapeau,  
Déjà noirci de poudre et de fumée,  
Au premier rang il flottera bientôt.
- REF.) Hourrah ! Hourrah ! mon brave régiment,  
Le tambour résonne,  
Notre clairon sonne,  
Hourrah ! Hourrah ! Zouaves en avant !  
Hourrah ! en avant ! en avant ! en avant !
- Pan, pan, l'Arbi, les chacals sont par ici,  
Les chacals et les vitriers,  
N'ont jamais laissé les colons nu-pieds  
A trente sous la paire de souliers.  
Les chacals, les vitriers,  
N'ont jamais laissé les colons nu-pieds.
- \*2) Que le conscrit tout bas se désespère,  
S'il passe un jour sans vivres, sans abri,  
Le vieux soldat sait dormir sur la terre,  
Le sol suffit à son corps endurci,  
Puis nous avons pour chasser la famine,  
Certains moyens qu'en Afrique on apprend,  
Nos maraudeurs fournissent la cantine,  
On vit souvent aux frais de l'ennemi.
- 3) Sans crainte, amis, on peut fouler la terre,  
Qui tôt ou tard doit recevoir nos corps,  
Lorsqu'on sent là... seul bien du militaire,  
Un cœur loyal, une âme sans remords,  
Heureux celui qui meurt dans les batailles,  
Sous son drapeau près de ses vieux amis,  
Il a du moins de nobles funérailles,  
Et Dieu bénit qui meurt pour son pays.

# Table des Matières.

	Pages.
I. Faisons d'abord connaissance.....	5
II. A nous deux !.....	10
III. Les Si.....	15
IV. Avant le départ. Le petit paquet.....	17
V. Le petit verre.....	19
VI. Le bon départ.....	21
VII. Arrivée.....	23
VIII. Petits détails d'arrivée.....	25
IX. La première soupe et les autres repas.....	26
X. Tenue.....	30
XI. Première nuit.....	33
XII. La journée.....	34
XIII. Les anciens.....	36
XIV. La première sortie. Les sorties en général.....	36
XV. Le métier militaire ; les exercices.....	40
XVI. Le devoir.....	42
XVII. Devoirs religieux.....	43
XVIII. Conseils religieux.....	45
XIX. Devoirs d'état?.....	48
XX. Devoirs moraux.....	49
XXI. Vérités naturelles.....	56
XXII. Devoirs de famille.....	61
XXIII. Permissions.....	65
XXIV. Devoirs envers le Pays.....	66
XXV. Devoirs envers le Drapeau.....	68
XXVI. Devoirs envers les chefs.....	70
XXVII. Devoirs lorsque tu seras chef.....	73
XXVIII. Grades. Examen d'arrivée.....	76
XXIX. Devoirs envers les camarades.....	81
XXX. L'Apostolat.....	83
XXXI. Devoirs envers toi-même.....	87
XXXII. Attaques contre la religion.....	89



	Pages.
XXXIII. Le salut militaire les punitions ; les corvées.....	93
XXXIV. Les grandes manœuvres ; les camps.....	94
XXXV. Le scapulaire et la médaille.....	95
XXXVI. Au revoir !.....	96
XXXVII. Si tu es malade, à l'hôpital ou à l'ambulance....	98
XXXVIII. Aux parents des soldats français.....	101
XXXIX. Souvenirs .....	104
XL. Résumé d'une conférence aux Elèves caporaux..	110
XLI. Lettre aux Prêtres et clercs rappelés.....	114
XLII. Anecdote .....	116
XLIII. Retraites .....	117
XLIV. Poignée de cartouches.....	118
XLV. Le Chant des Zouaves .....	126



## BONNE SEMENCE

Répandre les « RÉPLIQUES DU BON-SENS AUX OBJECTIONS MODERNES CONTRE LA RELIGION » est une œuvre d'apostolat à laquelle on ne peut trop convier la Jeunesse. — Que de fois ce livre a fait du bien à un catholique, lui a donné cranerie et aplomb pour la lutte. — Que de fois aussi il a touché, éclairé, ceux qui attaquent la Religion. —

Le donner est donc bon.

De même, répandre le gentil « SOIS BON SOLDAT » qui, lui, fait du bien à tous les jeunes gens, quoique plus particulièrement destiné aux conscrits et aux soldats. Il fait toujours plaisir.

« Répliques » 30 centimes franco.

« Sois bon Soldat » 20 centimes franco.

Voir l'adresse page 2 de la couverture et les remises par quantité.

Les Prêtres et les Œuvres ayant des relations avec l'Œuvre des Campagnes, 2, rue de la Planche, à Paris, VII<sup>e</sup>, ou avec l'Œuvre Saint François de Sales, 11 bis, Passage de la Visitation, à Paris, VII<sup>e</sup>, peuvent très bien demander ces deux ouvrages à ces Œuvres, aux conditions de ces Œuvres, afin de les répandre en grande abondance.



